

LA FAMILLE FOURT – SÉROL

du milieu du 19^e
jusqu'à la Guerre de 1914

Souvenirs de
Marie
Noémie
et
Marie-Antoinette Fourt

Elisabeth Pierrel-Edouard

Sommaire

| | |
|-----------------------------------------------------------------------|----|
| Introduction..... | i |
| Petit zoom généalogique..... | 1 |
| Le château de Changy..... | 11 |
| Le personnel | 15 |
| Souvenirs - Marie-Antoinette Fourt (Tante Bépie) | |
| Petite histoire d'une parenté telle que me l'a racontée ma mère | 21 |
| Souvenirs d'enfance - Noémie Fourt (Grand-Mère) | 45 |
| Souvenirs - Marie Fourt (Tante Mite)..... | 61 |

PARTIE 2/2

Souvenirs d'enfance.

Il était une fois deux petites filles qui s'appelaient Mite et Poupoume - L'aînée, Mite votre tante était très intelligente, esprit vif - beaucoup de mémoire, très autoritaire, mais c'était elle qui menait "la bande", car elle inventait toujours des jeux nouveaux. Elle avait de magnifiques cheveux roux, deux longues tresses qui descendaient jusqu'à ses mollets. C'était parfait pour fouer au cheval.

La plus jeune Poupoume, c'était moi - eh oui mes enfants, moi votre Grand Mère j'avais des joues rondes, des cheveux frisés, j'étais douce et très timide, absolument terrorisée par ma grande sœur -

À l'époque où commence ce récit, nous

Souvenirs d'enfance

par Noémie Fourt (Grand-Mère)

(Quelques souvenirs d'enfance à Roanne)

Il était une fois deux petites filles qui s'appelaient Mite et Pouponne. L'aînée, Mite, votre tante, était très intelligente, esprit vif, beaucoup de mémoire, très autoritaire mais c'était elle qui menait « la bande » car elle inventait toujours des jeux nouveaux. Elle avait de magnifiques cheveux roux, deux longues tresses qui descendaient jusqu'à ses mollets. C'était parfait pour jouer au cheval. La plus jeune, Pouponne, c'était moi. Eh oui ! mes enfants, moi votre Grand-Mère ! J'avais des joues rondes, des cheveux frisés, j'étais douce et très timide, absolument terrorisée par ma grande sœur.



A l'époque où commence ce récit, nous avions environ 6 et 3 ans. Cette histoire, on me l'a racontée, je ne m'en souviens pas.

Nous habitons à Roanne, une maison avec un grand jardin⁹⁰, nous allions en classe chez les sœurs, à l'Asile⁹¹, comme on disait alors. Mite apprenait à lire, moi je faisais du « parfilage », ce qui consistait à effiler des carrés de grosse toile. Un jour, après le déjeuner, nous étions allées jouer dans le jardin. Au moment de nous conduire en classe, plus d'enfant, nous avons disparu. Nos parents affolés nous cherchaient dans toute la maison. Pendant qu'Anna la cuisinière et Antoinette la femme de chambre exploraient le jardin et le « Béal », un ruisseau qui passait au fond du jardin⁹², Claude le cocher courait à l'école voir si nous y étions... Personne. Maman devait pleurer comme une fontaine d'avoir perdu ses petites filles. Papa voulut aller prévenir la police, il alla chercher son chapeau dans son bureau (assez éloigné de la maison) et aperçu 4 petites chaussures noires qui passaient sous le coffre-fort. Au bout de ces chaussures, il y avait deux petites filles assises par terre et qui attendaient, sans rien dire, qu'on les découvre. Mite a été grondée très fort, moi, pauvre innocente, j'avais obéi...

⁹⁰ Nous sommes donc vers 1903, 29 Place des promenades Populle, qui fait le coin avec la rue des Tanneries, l'usine occupant tout le pâté de maisons, cf. sa description plus loin

⁹¹ Au Pensionnat de l'Immaculée Conception (cf. p. 30, note 59)

⁹² Affluent du Renaison se jetant dans la Loire à Roanne. Des tanneries s'y étaient installées tout au long et il était sans doute utile à l'usine Fourt (cf. aussi p. 77, note 189)



A gauche, résidences nouvelles à la place de l'usine, à droite, vers les Promenades

Les Concierges

Notre maison de Roanne était confortable pour l'époque mais bien laide - située Place des Promenades Populle. Sur la rue des Tanneries, s'étendait un long corps de bâtiment, avec le bureau de Papa, les bureaux des employés.

*Voici
 C'est une propriété située à Roanne : l'angle de la
 Rue des Tanneries et de la Place de Promenades, laquelle comprend
 un magasin habitatif, un magasin, un magasin, un magasin, un magasin
 d'une superficie de trois mille cent mètres carrés environ
 de Fourt pour son usage des immeubles de son père*

Description notariale (renoncement de Noémie Fourt à la succession de son père)

Au 1^{er} étage, les magasins d'exposition des pièces de « cotonne ». Tout au bout, au fond du jardin, la maison des concierges, les Girard, mari et femme, plus la mère de Mme Girard. J'ai oublié son nom⁹³, je ne souviens seulement que le jour de ses 80 ans Maman nous a envoyées, Mite et moi, lui souhaiter son anniversaire et lui porter un cadeau - un déjeuner. La brave femme n'était pas là, elle était partie à « la plate⁹⁴ » laver son linge.

Hiver comme été, les femmes du peuple allaient à « la plate » (sorte de lavoir) au bord du Béal (un ruisseau), elles portaient avec une brouette dans laquelle étaient la lessiveuse, le linge, le bois pour faire bouillir sur place. Elles se mettaient à genoux dans des caisses pleines de paille, un battoir (« un royer⁹⁵ ») à la main et tapaient gaillardement sur le linge étalé sur une pierre plate, on lavait et rinçait à même le ruisseau.

⁹³ Philiberte Déchelette, née en 1827, nous sommes donc en 1907

⁹⁴ Mot du roannais. À Lyon, bateau plat où l'on faisait la lessive

⁹⁵ Royer ou battou (mots du roannais)

La mère Girard était ourdisseuse - mais elle prononçait « ourdicheuse ». Le jour de la paye, elle nous achetait un gâteau en pâte à choux en forme de S, qui coûtait un sou. Chez elle, nous découpons des catalogues. Quels dégâts nous devons faire... Elle était pieuse. Un jour de « Cension », elle avait été à une cérémonie présidée par le « Maigre » (Monseigneur, Mgr en abrégé !). Son mari, plus ou moins pochard à ses heures, était notre souffre-douleur. On lui disait « Girard, on va faire la soupe ! » en mélangeant de l'eau et de la poussière de charbon, il faisait semblant de se régaler et ajoutait « Ben..., nous vont boire un canon ! ». En avons-nous passé du bon temps à nous amuser chez eux...

Nous allions souvent jouer chez eux. C'était de très braves gens. Elle travaillait au dehors, lui, était retraité du chemin de fer, empestait le vin rouge et la pipe froide. Nous l'aimions bien et lui faisions mille misères. Il avait un tout petit chat qui nous faisait très peur et Mite me remorquant le soir pour revenir à la maison criait très fort « Va t'en, méchant Poupoule ! ».

Le père Girard avait fait la guerre de 70 et nous lui demandions de raconter ses campagnes « Ben, on nous disait qu'on allait se battre, alors on nous donnait des fusils, puis on nous disait « Voilà les Prussiens », alors moi, je me cachais derrière un arbre !⁹⁶ ».

Les Domestiques

Comme dans toutes les familles bourgeoises de ce temps-là, il y avait plusieurs domestiques. Claude Crépin (un nom fait sur mesure) était cocher, il s'occupait des chevaux avec le plus grand soin, il entretenait le jardin de Roanne et, les jours de réception, faisait le service de table, en gants blancs. Son plus grand regret a été que mon Père n'a jamais voulu qu'il porte le gilet à rayures jaunes ou rouges, emblème de sa profession. Il avait dû se marier en 1893 ou 94 avec Anna, la cuisinière. Il est mort en 1911, toujours chez nous⁹⁷. Il s'était mis à boire, seul. Peut-être de désespoir de ne plus avoir de chevaux. Il a eu une crise de délirium à l'hôpital⁹⁸.



La maison était au bout, au coin, sur la droite

⁹⁶ Cf. les pages Le personnel pour les renseignements officiels !

⁹⁷ Mais à Nogent-sur-Marne (cf. pages Petit zoom généalogique)

⁹⁸ Alors que la famille arrivait à Nogent-sur-Marne, donc (cf. Le personnel)

Sa femme Anna était entrée toute jeune au service de ma Grand-Mère, Madame Fourt⁹⁹, donc avant le mariage de mes parents en 93. Elle est restée jusqu'en 1912. Elle gagnait 365 frs¹⁰⁰ par an - plus du tissu pour 2 robes, une au printemps, une à l'automne. Elle était très bonne cuisinière mais avait mauvais caractère et menait la vie dure aux femmes de chambre.

Je n'en ai connu que 3 : Antoinette, notre brave Nanon, entrée en 97 à la naissance de Mite et qui a dû rester jusqu'en 1907. Après il y a eu « La Louise Pledi » qui était de Changy. Quand nous étions à Changy, elle sortait la nuit par la fenêtre de la lampisterie pour aller rejoindre son amoureux - Anna s'en étant aperçu, la pauvre fut renvoyée sans pitié. J'avoue que c'est moi qui avais gravé ses initiales et celles du garçon sur un des gros platanes... Ensuite, il y a eu Valentine (1910-1912) qui fut la dernière. Il y avait peu de temps qu'elle était chez nous et je jouais avec mes poupées de papier quand, tout à coup, j'ai fait tout haut cette réflexion malheureuse « Celle-là a l'air bête, ce sera la bonne ! ». Que c'est cruel, un enfant... Valentine n'avait peut-être pas entendu mais moi, j'en ai gardé un grand remords.

Quand nous n'étions pas sages à table, Maman, croyant nous punir, nous envoyait « manger à la cuisine avec les domestiques ». Pour elle, ce devait être une humiliation mais pour nous c'était un plaisir. Les domestiques nous avaient tous vu naître, ils nous aimaient et nous gâtaient, et puis à la cuisine on mangeait du pain bis ou pain de ménage, bien supérieur au pain blanc de la salle à manger. Car en ce temps-là, maîtres et domestiques ne mangeaient pas le même pain. On nous donnait du vin sucré, des bonbons. Claude me faisait danser la bourrée et Antoinette nous chantait des chansons pieuses, « Le Petit Jésus s'en va-t'à l'école...¹⁰¹ ». Plus tard, Valentine, m'apprenait des chansons d'un autre genre, « Elle a les jambes en cane / Et l'tour du cou crasseux...¹⁰² » ! Quand je chantais ça à mes parents, ils étaient horrifiés.

Nous aimions beaucoup Antoinette mais nous lui faisons souvent des niches. Le matin, elle nous mettait nos bottines noires qui avaient chacune une dizaine de boutons mais le tire-bouton était toujours perdu. Antoinette prenait alors une épingle de son chignon, avait un mal fou, nous pinçait. Quand enfin elle avait fini, nous nous mettions à boîter en hurlant. Elle déboutonnait les bottines et trouvait au fond le tire-bouton que nous y avions caché. Cette stupide plaisanterie se répétait souvent, toujours avec le même succès.

Le Cours Moulin

Il y eut vers cette époque la Séparation de l'Eglise et de l'Etat¹⁰³. Les religieuses n'ayant plus le droit d'avoir des écoles, que faire des « Petites Filles Bien » ? Le lycée ? Fi donc ! on tournait la tête, on descendait du trottoir pour ne pas passer à côté d'une élève du lycée. La Pension de

⁹⁹ Marie Garret, veuve d'Antoine Fourt

¹⁰⁰ Le Fr or de 1910 étant estimé à 2,69 € en 2006, on arrive à une somme de 981,85 €

¹⁰¹ <https://chansons-net.com/index.php?param1=EN00688.php>

¹⁰² Même le Web n'a pas pu m'aider ! Des jambes de cane seraient plus juste, peut-être...

¹⁰³ 1905, cf. p. 23 note 42

l'Immaculée Conception ? Pas assez chic. Alors un certain nombre de Parents installèrent à leurs frais une institutrice, Mlle Moulin.



Le 21, rue du Phénix et peut-être le mur de « la jolie maison » évoquée plus loin ?...

Pour être admis dans ce Cours il fallait être enfants d'industriels, de notaires, de docteurs, la crème, la fine fleur. Nous allions au Cours accompagnés de nos femmes de chambre qui étaient gantées, chapeautées et tabliers blancs, insignes de leurs fonctions. Ces jeunes filles très vexées dissimulaient leur tablier sous leur jaquette.

Mlle Moulin, personne sévère, avait éduqué les filles des châtelains environnants. Elle faisait la classe des grandes (brevet). Tante Mite était la plus jeune mais tenait la tête de la classe.

J'adorais ma maîtresse, Mlle Toussaint-Maignoux, je travaillais par amour pour elle, j'ai beaucoup pleuré quand elle est partie pour se marier. La maîtresse des petits, « Mlle Poupée », nous ne l'aimions pas, elle était laide et avait des gants percés ! La pauvre devait avoir un salaire de misère. Antoine et Mite avaient composé ces vers : « La Poupée au long nez / Se promène dans les prés / La Poupée au long trot / Se promène dans l'Côteau » (où elle habitait¹⁰⁴). J'ai appris par Nénette¹⁰⁵ que cette « Poupée » si méprisée avait été lauréate des Jeux Floraux.

En face du Cours était une jolie maison habitée par Mr et Mme Jacquier de Vacheron¹⁰⁶. Mr était Grand Louvetier, je ne savais pas ce que ça voulait dire mais j'étais pleine d'admiration.

¹⁰⁴ Quartier de Roanne, de l'autre côté de la Loire, érigé en commune en 1845

¹⁰⁵ Denise Escalier

¹⁰⁶ Pas tout à fait juste, mais presque ! Effectivement, en face, au 10, (Rct 1911) habite Louise Déchelette (Charlieu, 1850, née Moreau), veuve de Jacques Henri Déchelette (décédé en 1901) dont la sœur, Hortense (Roanne, 1861, fille de Barthélémy dit Rémi Déchelette) s'était mariée (1890, Roanne) à Jean Paul Jacquier de Vacheron (né 1862, St Vérand, 69), propriétaire et lieutenant de louvererie (bénévole, nommé par le préfet - avant la Révolution - le Grand louveretier était officier du Roi). Ils habitaient là déjà en 1891 (Rect). Il est possible que, Grand-Mère n'ait retenu, des papotages généalogiques, ... que ce qui paraissait le plus beau - N.B. Au 20, habitait Emile Noirot, le peintre (https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89mile_Noiroit)

Ils recevaient beaucoup, il y avait toujours des voitures avec de beaux chevaux, les cochers sur leur siège. On reconnaissait un cocher de grande maison à ce qu'il ne devait absolument pas bouger aussi longtemps que durait la visite de ses Maîtres. Les jeunes femmes de chambre essayaient de les faire rire. Un jour, l'une d'elles a dit devant moi « Celui-là ne bouge pas plus qu'une Madone ! » et toutes, de rire Je ne connaissais pas ce mot et longtemps j'ai cru que c'était un vilain mot qu'une petite fille bien élevée ne doit pas prononcer. La petite tenue des cochers était le chapeau melon et la grande tenue, le chapeau haut-de-forme. En hiver, ils portaient un grand manteau noir avec pèlerine de fourrure à longs poils. Avant d'être chez nous, Claude avait été chez une Mme de...¹⁰⁷ et, un hiver, ses oreilles avaient gelé à rester immobile, il en souffrait toujours.

Nous allions au catéchisme rue des Thermes Romains¹⁰⁸. Bien entendu, les élèves du cours Moulin étaient au premier rang, il nous fallait traverser toute la salle. Le long du mur étaient assises les « Gratuites » (il faut prendre un ton très méprisant pour prononcer ce mot). Au passage, elles nous faisaient des crocs-en-jambe pour nous faire tomber. Pendant la leçon de catéchisme, elles s'amusaient à comparer leurs clés, c'étaient des « filles d'ouvrières » (autre mot plein de mépris), elles portaient la clé de leur maison pendue autour du cou par une ficelle. Les petites filles « bien » avaient des distractions plus distinguées. J'en connais une qui s'amusa à inscrire ses initiales N.F. sur son manchon de castor en le peignant à rebrousse-poil, jusqu'au jour où elle se fit gronder par l'abbé devant toute la salle. Elle n'a jamais recommencé.

(Nos parents et autres souvenirs de Roanne)



Noémie Fourt et ses parents, Changy, 1906

Nous aimions beaucoup nos parents, nous avions pour eux un grand respect. Ils nous semblaient très supérieurs, juste au-dessous du Bon Dieu - mais c'étaient des Parents très lointains, très distants.

¹⁰⁷ Cf. les pages Le personnel

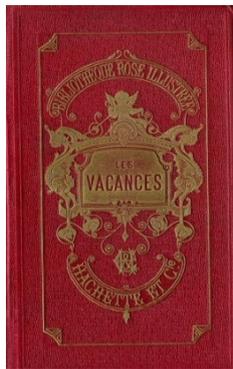
¹⁰⁸ Au 9, Colette Berthaud, directrice - 8 institutrices, institution privée avec pensionnat (Rect 1911)

Papa était un monsieur à l'air sévère, grave, il n'avait pas besoin de dire deux fois quelque chose, un regard suffisait à nous faire rentrer sous terre.

Je trouvais Maman très belle. Elle était toujours si bien habillée, de jolies robes de soie doublées de taffetas qui faisait un bruit doux, avec des volants, des guipures, des cols baleinés qui étranglaient. Elle s'habillait chez la meilleure couturière, ses robes coutaient 150 francs¹⁰⁹ (ceci en 1908 environ).

Le dimanche, nous allions tous à la messe. Ensuite, à la bibliothèque, c'est ainsi que j'ai connu la Comtesse de Ségur. Au retour, arrêt chez le pâtissier. Les beaux gâteaux à la crème coûtaient 2 sous¹¹⁰. En hiver, après-midi¹¹¹, pendant que Papa et Maman faisaient d'interminables parties de jacquet¹¹², nous nous amusions dans la « p'tite chambre » à côté du salon où étaient tous nos jouets.

Quand il faisait beau, Papa disait « Allez dire à Claude qu'il attelle », alors nous faisons la grimace car nous avons en horreur ces promenades en victoria¹¹³.



Nous avons deux beaux chevaux, Bichette et Cocotte, que Claude soignait avec amour. Papa et Maman s'installaient dans le fond de la voiture, Antoine sur le siège à côté du cocher, Mite et moi sur le strapontin qui était très dur. Il ne fallait pas remuer les jambes pour ne pas froisser la robe à falbalas¹¹⁴ de Maman. Nos immenses chapeaux cognaient contre le siège du cocher et c'est incroyable ce que les chevaux peuvent lancer de mauvaises odeurs, j'en garde un bien mauvais souvenir. Un jour où nous faisons une promenade en victoria, nous avons rencontré un campement de bohémiens, ils avaient des ours qu'ils faisaient danser. Dès que les chevaux les eurent sentis, ils commencèrent à piaffer et, malgré les efforts de Claude, ils s'emballèrent et nous avons versé dans un fossé, sans accident. Mais chaque fois que nous repassions dans cet endroit, les chevaux avaient peur.

¹⁰⁹ Soit l'équivalent de 395,50 €

¹¹⁰ Le sou valant 1 / 20^{ème} de franc et le franc, 2,69 € en 2006, cela fait 26 cts

¹¹¹ Sans « l' »... A la manière roannaise, sans doute... mais on dit de même en Lorraine !

¹¹² Jeu inspiré du tric-trac, se jouant à deux, avec des dés et des pions que l'on déplace sur une tablette divisée en deux compartiments

¹¹³ Voiture hippomobile à quatre roues munie d'une capote mobile, tirée par un ou deux chevaux, légère et rapide, destinée à des déplacements en ville. Du nom de Victoria, reine d'Angleterre de 1837 à 1901

¹¹⁴ Bandes d'étoffe froncée en largeur

Nous préférions les promenades en « voiture automobile¹¹⁵ », fort rare à cette époque. Papa avait été le second monsieur de la région lyonnaise à avoir le permis de conduire¹¹⁶ au début du siècle. C'était la 3^{ème} voiture, elle était grande, haute et découverte.

Maman qui portait de très grands chapeaux devait mettre un voile noué sous le menton. Papa, Antoine, Mite et moi portions des « cache-poussière » gris, des casquettes et de drôles de lunettes avec de fins grillages sur les côtés.

Sur les routes, nous croisions rarement d'autres voitures. Dans les villages, tous les gens sortaient pour nous voir, ceux qui étaient à bicyclette tombaient comme des mouches à notre approche, c'était très amusant.



Quelquefois, nous allions à des goûters d'enfants chez les petites Dufour¹¹⁷, des goûters très mondains, séance de Guignol, distribution de coiffures en papier - nous étions nombreux. Mme Dufour se mettait au piano et nous faisait danser ou alors la gouvernante, une Fräulein que nous détestions, nous conduisait dans leur minuscule jardin et nous faisait faire de ridicules rondes en chantant « Mon âne, mon âne a bien mal à la tête¹¹⁸ ». Nous n'aimions pas du tout ces réceptions, nous préférions jouer en liberté dans notre jardin.

Nous faisons des hamacs en toile d'emballage. Un jour, Antoine et Mite m'ont cousu dans mon hamac puis sont partis, me laissant là, incapable de m'en sortir. J'avais juré de me venger. Dans le même coin, nous avions nos balançoires, entre deux nous avions mis une longue planche, ce qui faisait un banc balançoire. Un jour que Mite était installée à lire, je tirai brusquement la planche, elle tomba à la renverse dans la « grotte » - un bassin plein d'eau boueuse, de vers de terre et d'escargots noyés. Elle se fit mal à la tête mais j'avais eu ma vengeance... Dans le jardin, il y avait aussi un grand bassin avec des poissons rouges et des salamandres au ventre orange. En hiver, nous allions casser la glace et mettions des bouchons de paille pour que les poissons respirent - jamais nous ne sommes tombés dans le bassin.

Quand nous n'étions pas sages, on nous menaçait non pas de Croquemitaine, trop connu, mais d'un vieux ménage très méchant « la Tire Vieille et le Pique Marmot ». Je ne les ai jamais vus mais je connaissais bien une femme qui faisait très peur, « la Bzzz ». Son portrait avait été fait par un employé sur le mur de la salle d'emballage.

Oh ! cette salle, y avons-nous passé du bon temps, surtout les jours de pluie. C'était une grande pièce au milieu du jardin où l'on préparait les expéditions de « cotonne » pour toute la France

¹¹⁵ A l'apparition des véhicules automobiles, on disait voiture automobile, automobile, auto pour les distinguer des véhicules attelés (ou voitures hippomobiles) qui avaient chacun un nom (victoria, break,...) mais pas de nom générique (comme en anglais, *carriage*). Belle leçon de vocabulaire de la part de Grand-Mère !

¹¹⁶ Cf. p. 41, note 85

¹¹⁷ Ce qui a une suite... aujourd'hui ! Ginette Chatillon a envoyé ces pages à un couple d'amis roannais et... « les petites Dufour » étaient la mère et la tante de cet ami, le piano (Gaveau) de leur mère (Mme Dufour) est aujourd'hui dans leur salon de Changy, il y avait effectivement une bonne allemande et le tout se passait rue du Lycée. Il conclut « La boucle est bouclée sur ces délicieuses familles bourgeoises du roannais ». Eh oui !

¹¹⁸ <http://www.mondedestitounis.fr/comptine-chanson.php?id=47>

et l'Afrique¹¹⁹. Ca sentait bon la paille et la toile d'emballage. Un des jeux consistait à grimper jusqu'en haut du gros tas de paille qui allait jusqu'au plafond et se laisser glisser. Nous avions alors les jambes et les cuisses tout écorchées et les robes pleines de poussière. Comme j'étais la plus petite, les employés me faisaient sauter « à la couverte », ce qui consiste à vous faire coucher sur une grande toile, faire sauter en l'air et retomber sur la toile tendue. Très amusant... quand on a 5 ans !

Mite rêvait d'être fermière. Quand elle eut 10 ans, elle demanda à avoir des poules. Papa fit construire un poulailler dans le jardin et on acheta une douzaine de belles poules, des Horpingtons Fauves¹²⁰. Le coq s'appelait Jérémie. Mite seule avait la clé. Avant de partir en classe, elle soignait ses poules et vendait les œufs à Maman.



Pendant la retraite de 1^{ère} Communion¹²¹, ne pouvant s'en occuper, elle me fit l'insigne honneur de m'en charger. Mais j'avais bien peur des jeunes coqs qui me couraient après et, un jour que l'un deux voulait s'échapper, je refermai si brusquement la porte de fer que le malheureux eut la tête coincée ! Deux jours après, il mourait. Je n'ai avoué mon crime que 20 ans plus tard. Je gage que Mite ne m'aurait pas pardonné.

Je garde un très joli souvenir d'une cérémonie qui n'avait lieu que quand Papa était en voyage, c'était la prière en commun. Après dîner, nous nous mettions tous à genoux derrière nos chaises, Maman récitait les prières, nous répondions « Notre Père,... - Je vous salue Marie,... », ça allait bien. Après, nous commençons à avoir mal aux genoux. Mais quand venaient les Litanies, alors ça durait, ça durait... Comment se fait-il que Maman, qui n'avait pas de mémoire, pouvait ne rien oublier ? ! Je trouvais que « Tour d'ivoire - Arche d'Alliance¹²² » étaient de bien drôles de noms à donner à la Sainte Vierge.

¹¹⁹ Vers les années 1880, les exportations vers les colonies permettent d'échapper à un marché qui se réduit (concurrence de la Normandie, des Vosges, mais aussi étrangère, anglaise ou allemande)

¹²⁰ Race originaire du village d'Orpington en Angleterre

¹²¹ En France, à partir du 17^{ème} siècle et jusqu'en 1910, la 1^{ère} communion se fait au cours de cérémonies collectives vers l'âge de 12 ans, d'où l'adjectif « solennel ». En 1910, le pape Pie X instaure le principe de la « communion précoce » dès l'âge de 7 ans. L'ancienne cérémonie collective de 1^{ère} communion est alors maintenue en tant que « communion solennelle » pour inciter les enfants à continuer d'assister au catéchisme entre 7 et 12 ans. L'année suivante, on pouvait « renouveler » (sa profession de foi). Voilà qui permet d'expliquer une confusion possible... et de dater à coup sûr souvenirs, ou des photos (ici, on est en 1909)

¹²² Il s'agit des Litanies à la Sainte Vierge, longue suite d'invocations (Mère aimable... Rose mystique... Tour d'ivoire... Porte du ciel), suivies d'une formule récitée par tous (Priez pour nous), toute une époque...

Un jour, en hiver, il neigeait, c'était le 1^{er} Mars 1909. Au soir, brusquement on nous annonce que nous allions coucher chez nos cousins Escalier. Quelle aubaine ! C'était la 1^{ère} fois¹²³ et nous avons passé une excellente soirée. Le lendemain, on nous apprenait que nous avions une petite sœur, Marie-Antoinette, dite Mimi, dite Beppie¹²⁴.

Sa venue au monde m'a causé des mésaventures. J'étais si heureuse d'apprendre la nouvelle à mes petites amies, je m'en allais, le nez au vent. En traversant le jardin public, je rentrai en plein dans un arbre. Cris, pleurs, saignement de nez. Quelques jours après, il fallait peser la petite sœur (les pèse-bébés n'existaient pas, on mettait les balances par terre devant le feu de bois à la salle à manger et l'on pesait le bébé dans le plat à rôti). Pour mieux voir, je voulus m'asseoir sur le coffre à bois en tapisserie (qui est encore chez Maman¹²⁵). Le coffre était ouvert et je tombais les 4 fers en l'air !... Il m'arrivait toujours des malheurs de ce genre - et on se moquait de moi et je pleurais, je pleurais...

Voilà quelques souvenirs de notre
enfance à Rouanne - Il y en a encore
beaucoup et de bien plus fâchés - ce sont
ceux de Changy.
Changy, notre joie - Changy notre royaume.
Mais ça, c'est une autre histoire !

Tous 1961

¹²³ Qu'ils allaient dormir chez les Escalier

¹²⁴ Grand-Mère écrivait toujours Béppie avec 2 « p », Maman aussi (cf. p. 41, note sur la carte postale de l'église)

¹²⁵ Je pense que c'était celui sur lequel, avec Jean-Louis, on devait s'asseoir lors du goûter (somptueux) rue Quentin-Bauchart, à Paris, ça grattait les cuisses, on attrapait des crampes pour ne pas glisser, le bord de l'énorme table (de Changy (je pense) nous rentrait dans le ventre... et il ne fallait pas (trop) rire ! Avant, on avait pu l'ouvrir, ça sentait le renfermé (terrible)... mais il y avait les poupées anciennes, entre autres

La famille (... et Changy)

Papa n'avait qu'une sœur¹²⁶, Noémie, religieuse en Suisse - à Fribourg. Nous sommes allés la voir en 1907¹²⁷, en voiture automobile, une véritable expédition, nous avons amené un mécanicien, en cas de panne. De ma tante, je ne garde que le souvenir de sa cornette tuyautée qui piquait quand on l'embrassait.

Je me souviens mieux d'Odile et Adèle, les petites filles du jardinier du couvent avec qui nous avons fait des courses d'escargots. Et des ours de Berne.

Je n'ai vu qu'une fois l'oncle Henri Sérol, frère de Maman, et sa femme, c'est vague.

Il n'y a que la famille Escalier qui comptait. L'oncle Nicolas était un excellent homme, nous l'aimions beaucoup, il venait avec nous à la pêche à Changy, dans l'étang ou dans la rivière. Il devait craindre sa femme car, au dernier Noël que nous avons passé à Roanne (1912), il nous a donné à chacun un « Louis » de 10 frs¹²⁸ en disant « Pas un mot à votre tante ! ». La Tante Marie (sœur de Maman) était une personne autoritaire qui menait ses enfants à la baguette, ou plutôt à la cravache, on la fuyait.



Marie-Louise Escalier, Antoine Fourt, Nicolas et Marie Escalier, une visite, Eugénie Fourt, Léon Escalier et Noémie Fourt, Changy, 1906

¹²⁶ Il y avait eu un petit frère, Paul

¹²⁷ 1906 m'arrangerait bien, m'expliquant l'absence de la famille au recensement de Roanne...

¹²⁸ Soit 26,90 € - Le louis valait 20 fr (après la Révolution), a disparu en 1914 - Quant à la date de 1912 (ils étaient peut-être revenus ?)...

Avec Marie-Louise, Denise, Léon (Lili, Nénette et Loulou), nos cousins, nous avions tous un an de différence (Marie-Louise, Antoine, Denise, Mite, Léon et moi).



Quand ils venaient à Changy, on s’amusait bien. Une année, pour la fête, le lundi de Pâques, l’Oncle nous avait tous amenés sur l’unique manège de chevaux de bois et nous avait acheté des mirlitons. Quel concert !

Vers 1908-09, il y a eu à Roanne une fête de Jeanne d’Arc. Un poète du coin avait écrit une marche héroïque qui donnait ceci : « Sonnez, fanfares triomphales / Tonnez, canons, battez, tambours / Et vous, cloches des cathédrales / Ébranlez-vous comme aux grands jours ».

Nous en avons fait cela : « Son nez sa bouche et ses oreilles / Sont grands si grands sont tellement grands / Que j’y puis passer mes orteils / Tous à la fois tellement c’est grand... Ra-ta-plan ! ».

Et ces parties de « charit »... Un « charit » est un grand drap de grosse toile qui sert à envelopper les lessives. Il faut choisir de préférence un jour très chaud, on se divise en deux camps, on se cache (2, 3, 4 au plus) sous le « charit », l’équipe adverse doit deviner qui est caché sous le drap, on étouffe, on rit, quelle joie !

Un jeu très agréable, pour jour de pluie, était de descendre l’escalier sur le derrière (il y avait un tapis), par rang de taille. En arrivant en bas, on se voyait dans la glace sous le porte-manteau, ce qui donnait encore plus de plaisir.

Souvent, le soir, nous nous tenions tous les 6 par les bras et nous partions en chantant très fort, nous faisons le tour du jardin jusqu’à la rivière et au moulin. Ensuite, au moment du coucher, nous allions tous à la lampisterie¹²⁹ où Claude nous donnait à chacun une bougie allumée. Nous allions nous reconduire dans nos chambres, ayant un peu peur dans ces longs corridors pleins d’ombres. Mon frère Antoine ayant une chambre Empire était « Napoléon Casque à Mèche » - ou Broum Broum Brock, quand il était un chef indien. Moi, j’étais la fée Bringuée ! Pourquoi ? Je ne sais pas. Avec Léon Escalier, nous nous appelions Le Bon Michel et la Troubuse, ceci pour faire enrager Mme Escalier - c’était, je crois, un couple de clochards.

Il faut bien parler aussi de la Marie de Véron¹³⁰. C’était une pauvre fille, une innocente, qui habitait Véron, près de Changy. Elle avait deux chèvres, le Rogome et le Quegni¹³¹. En les gardant dans la montagne, elle chantait « Ave Maria » puis « Les campagnes d’Afrique / J’en ai

¹²⁹ Local où l’on range, entretient et répare les lampes portatives, les lanternes,...

¹³⁰ Cf. les pages Le personnel pour toutes les lignes qui suivent

¹³¹ Le rogomme est une eau-de-vie ou fait référence à une voix rauque / d’ivrogne. Quegni : je sèche !

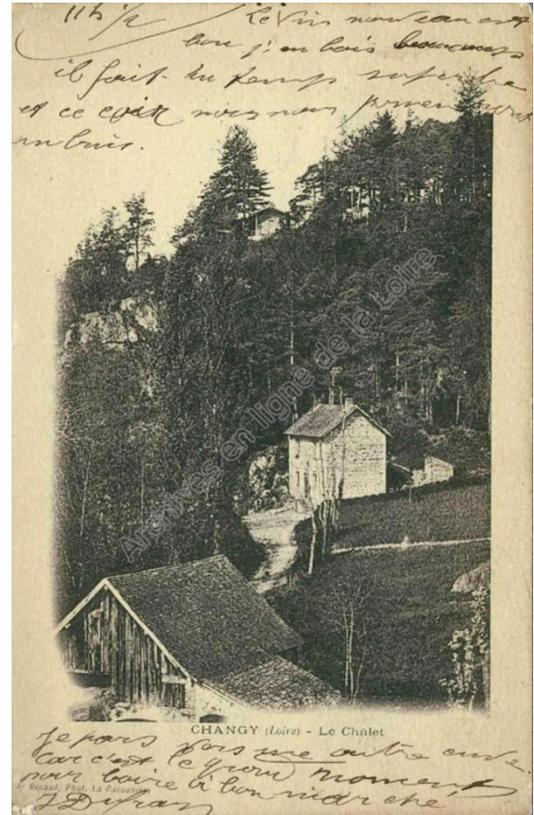
plein le dos¹³² ». Maman lui donnait de vieux vêtements. Un jour d'été, très chaud, elle avait 7 corsages l'un sur l'autre. De peur qu'on ne lui vole.

Le Chalet

Dans la propriété, sur une petite montagne, il y avait un délicieux chalet de bois.

A côté, les Pierres druidiques¹³³. Trop rarement à notre gré, nous y allions goûter. Claude et Anna emportaient le nécessaire dans des paniers. L'endroit était très joli.

Les gamins de Changy y venaient et écrivaient sur les murs en planches. Je me souviens de cette phrase qui nous a fait bien rire « Les Firmin ont le c... pointu comme un radis » ! Un jour, un visiteur ayant laissé un souvenir malodorant devant l'entrée, Antoine et Mite baptisèrent le chalet « Crotte-Belle » et firent ces vers « A crotte Belle / Joli Castel / Où habite / Une Mite / Sous les pins / Collatin / Fume une pipe / Crache une chique » ! Mite avait décidé d'y habiter plus tard, avec Claude comme domestique (on le surnommait Collatin¹³⁴).



Marie, Noémie, Léon et Antoine Fourt aux Pierres druidiques, 1906

¹³² Chanson des fantassins de la campagne d'Algérie de 1840, « Les campagnes d'Afrique / J'en ai plein le dos ! / On marche trop vite / On n'boit que de l'eau ! Tra-vad-ja, Tra-vad-ja, Tra-vas-ja, *Bo-no !* » (pas ordinaire...), <http://www.histoiredefrance-chansons.com/index.php?param1=MI0125.php>

¹³³ Mystère total pour cet amas de pierres dénommé ainsi dans beaucoup d'endroits en France sans qu'il y ait de vraies réponses (phénomène naturel ou « pierres de culte, de sacrifice »,...). A Changy, personne n'en avait connaissance avant que je ne transmette la photo familiale...

¹³⁴ Neveu de Tarquin l'Ancien (6^{ème} siècle avant J.C.), dernier roi de Rome, qui avait violé sa femme, Lucrece, qui s'est suicidée pour ne pas être accusée d'adultère. Quelle science avait ces enfants, et quelle histoire !

Un jour, avec les Escalier, nous sommes allés jouer du côté du Chalet, à l'endroit où la rivière « la Teysonne » faisait une cascade. A nous tous, nous avons transporté des tas de cailloux sans nous rendre compte que nous changions le cours de la rivière qui est allée se déverser dans le jardin du Père Mercier, l'aide-jardinier. Inutile de dire que Papa nous a bien grondés, et qu'il a fallu réparer...

A Changy, quand il pleuvait, nous faisons nos devoirs de vacances. Je me servais alors d'un délicieux petit meuble (je n'en ai jamais revu de semblable). Fermé, il était tout plat, on rabattait une tablette qui formait bureau, on relevait l'autre côté qui faisait écran : ainsi à l'abri, on pouvait faire semblant de travailler.

Notre zèle ne durait pas.

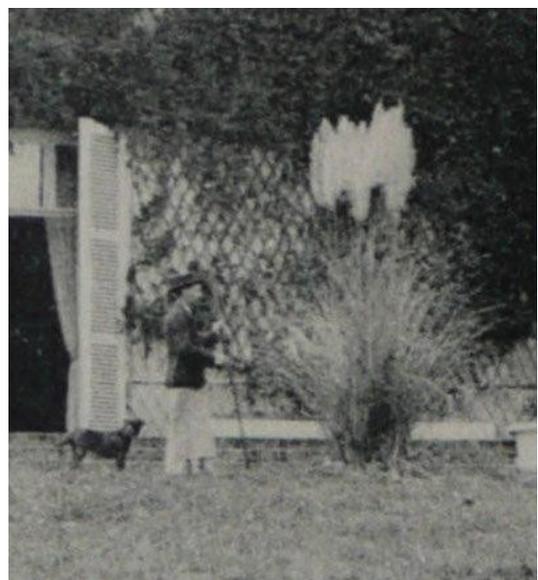
Comme nos parents ne s'occupaient jamais de nos études, il était facile de filer à d'autres occupations.

Par exemple aller jouer sous la grange du fermier Decloître avec le Toine - on grimpeait sur les tas de fagots, on faisait des maisons. À côté de la grange était une pièce interdite aux enfants, il y avait l'alambic (en ce temps, chacun pouvait « brûler » chez soi, faire son eau de vie, de la « blanche »). Après, étaient les grandes cuves où les hommes foulait le raisin, avec les pieds. Puis une pièce où la Mère Decloître faisait cuire les pommes de terre pour les cochons dans une énorme marmite en fonte. Dès qu'elles étaient cuites, nous en prenions. Une fois épluchées, on les mettait dans le volant de son jupon, on tapait bien fort pour en faire une galette, c'était joli : les broderies du jupon se voyaient sur la galette. Les garçons se servaient de leur mouchoir (assez douteux) !

Les jardiniers

Il n'y a eu que 2 jardiniers à Changy. Le 1^{er}, Baptiste Bost, avait une femme genre mégère, et 3 enfants (Jean, Auguste et « La Baptistine » dite La Mizette). Il n'était pas rare de voir les 2 garçons sauter par une fenêtre, suivis par un balai lancé d'une main vengeresse par leur mère.

Après, il y a eu Baptiste Perret qui avait une petite fille de mon âge, « La Lili », une femme douce et gentille et une grand-mère qui me semblait très vieille. Elle nous racontait des histoires, je n'en ai retenu qu'une seule, qui m'a frappée : « Il y avait une fois un « genti l'homme » amoureux d'une princesse - qui le méprisait. Alors, désespéré, le pauvre « genti l'homme » est devenu si maigre, si maigre que la peau de ses fesses tombait jusqu'à terre ». On ne peut pas oublier une histoire semblable !

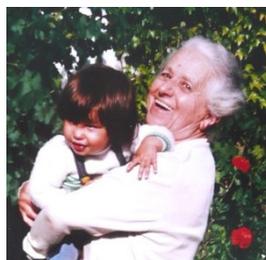


L'aide-jardinier, le Père Mercier, logeait avec sa nombreuse famille dans une petite maison près de la rivière. Sa femme s'appelait La mère sans nez ou La mère nez en moins ! Quand elle

était petite enfant, sa marâtre¹³⁵ la traînait par terre par les cheveux et lui avait cassé le nez à coup de sabot... Il y avait 5 ou 6 enfants. Le Père Mercier s'est fait mettre à la porte parce que Papa l'a surpris en train de lancer par-dessus le mur du jardin des sacs de légumes et du charbon destiné à la serre et qu'il emportait chez lui. Hélas ! combien gagnait ce malheureux ? Ça laisse rêveur... Maman donnait à la mère Mercier les échantillons de « cotonne » des voyageurs¹³⁶, elle les cousait ensemble pour faire des draps à sa nichée.



« Cotonne » fabriquée pour les femmes de la campagne



Noémie Fourt-Guiller

¹³⁵ La dite marâtre s'appelait donc Marguerite Rouchon

¹³⁶ De commerce (aujourd'hui, « représentants »)

Jeux innocents.

Pour une fois nous ne nous disputons pas... Je saigne
jouer avec Couponne : on joue à 3 yeux à 3 yeux, et je sens
la palpitation de ses longs cils sur mes paupières ; à nez à nez,
et nous frottons énergiquement nos deux petits nez l'un contre l'autre
à bouche à bouche, ça ne donne pas grand chose ! à langue à
langue, pouha ! c'est tiède et fade !... - Jouons plutôt à la
Maman, naturellement c'est moi la Maman... j'installe
l'autorité Couponne dans notre vieux moine : lui, bien conduite et
défense absolue de bouger tant que je ne serai pas revenue - Je
pars et bien entendu je l'oublie complètement !... Quand je
reviens longtemps après, elle pleure doucement, toujours dans le
berceau... mais il y a une mare, dessous, qui blanchit le parquet

"Maminine", dit Couponne à Antoinette, j'sais pas quoi faire !
"Grattez-vous les jambes avec un couteau pour vous faire des
bas rouges !" - Docile, elle va chercher un couteau ! -

Nos petits amis de classe sont empotés pour jouer, ce sont des
enfants de ville qui n'ont pas, comme nous, la chance d'avoir
jardin en ville, parc à la campagne - Nous, nous débordons
d'imagination et nous sommes avec la même condition
tour à tour : dangereux pirates sur un char à foin en guise
de vaisseau - écureuils sur un sapin - mousquetaires, si nous
arrachons une plume de plumbeau pour la mettre sur un chapeau
- l'anneau du jeu de grâces sur la tête et nous voilà prin-
cesses de légende - Nénette devient une reine à qui nous
rendons tous hommage pour peu qu'elle ait une longue
chaîne, faite en anneaux de glanés, partant de ses trois de
nez... jusqu'à ses poignets !... Elle ne peut pas garder longtemps

Souvenirs de Marie Fourt (Tante Mite)

Jeux innocents



Pour une fois, nous ne nous disputons pas... Je daigne jouer avec Pouponne : on joue à z'yeux à z'yeux et je sens la palpitation de ses longs cils sur mes paupières, à nez à nez, et nous frottons énergiquement nos deux petits nez l'un contre l'autre, à bouche à bouche, ça ne donne pas grand-chose ! A langue à langue, pouah, c'est tiède et fade !... Jouons plutôt à la Maman. Naturellement, c'est moi la Maman. J'installe d'autorité Pouponne dans notre vieux moïse¹³⁷ : là, bien couverte, défense absolue de bouger tant que je ne serai pas revenue. Je pars et, bien entendu, je l'oublie complètement ! Quand je reviens, longtemps après, elle pleure doucement, toujours dans le berceau. Mais il y a une mare, dessous, qui blanchit le parquet...



« Nainaine », dit Pouponne à Antoinette, « j'sais pas quoi faire... » - « Grattez-vous les jambes avec un couteau pour vous faire des bas rouges ! ». Docile, elle va chercher un couteau.



Nos petits amis de classe sont empotés pour jouer, ce sont des enfants de ville qui n'ont pas, comme nous, la chance d'avoir jardin en ville, parc à la campagne. Nous, nous débordons d'imagination et sommes avec la même conviction tour à tour : dangereux pirates sur un char à foin en guise de vaisseau - écureuil sur un sapin - mousquetaires, si nous arrachons une plume de plumeau pour la mettre sur un chapeau ou encore, l'anneau du jeu de grâces¹³⁸ sur la tête, princesses de légende. Nénette devient une reine à qui nous rendons tous hommage pour peu qu'elle ait une longue chaîne, faite en anneaux de glands, partant de ses trous de nez... jusqu'à ses poignets (elle ne peut pas garder longtemps son sérieux parce que ça la chatouille trop). Et si nous sommes des cannibales, nous décidons de manger Loulou l'explorateur mais... froid (il paraît que c'est meilleur).



Quand nous décidons une descente au jardin potager, alors... il reste peu d'amandes sur l'amandier... et pas une figue - c'est pourtant difficile à atteindre : le figuier est au-dessus

¹³⁷ Petite corbeille d'osier garnie de tissu servant de berceau aux nouveaux-nés (1889), du nom de Moïse déposé à sa naissance dans une corbeille sur les eaux du Nil

¹³⁸ Jeu de(s) grâces, analogue au jeu de volant, qui se jouait avec un petit cerceau et des bâtonnets

d'une ancienne citerne et on a peur « d'embouler¹³⁹ ». Antoine dessine avec une épingle des têtes de mort sur les poires et essaie d'y écrire les premiers mots du « Dies irae » - c'est difficile mais il prétend que ce sera joli quand les fruits grossiront.

Nous sommes dans la cabane à outils, à l'ombre : Lili et Nénette nous apprennent à réciter « Un Evangile » de François Coppée¹⁴⁰ en disant après chaque phrase « par la tête » ou « par la queue ». C'est amusant mais bien plus drôle avec « Après la bataille »¹⁴¹ de Victor Hugo.

Pendant ce temps, Antoine bourre de terre la pipe du jardinier et la remet soigneusement en place. Si nous le rencontrons, nous lui offrirons une prise de poudre contre le rhume de cerveau... et il en aura pour une bonne demi-heure à éternuer. Le jardinier, en tout cas, se plaint que sur la treille, jusqu'à une certaine hauteur, les raisins soient tous entamés. Naturellement : nous savons choisir les grains les plus mûrs. Il n'y a dans le parc qu'un seul noisetier rouge. Il paraît que presque toutes les noisettes, sauf sur les hautes branches, sont mangées par les écureuils (je connais l'écureuil, il a une tresse rousse et de bonnes dents !).

On s'arrange pour jouer le plus loin possible de nos Mamans. Tatan Marie fait toujours des histoires quand on se blesse les uns ou les autres. C'est ainsi qu'on nous a interdit le jeu si amusant du Tournoi. Loulou avait pourtant ce jour-là une si belle armure : deux vieux cartons à chapeaux, un bouclier fait d'un couvercle, sa lance en bambou du jardin terminée par un bouchon noirci : pas de chance, il a reçu la lance de son adversaire en plein sur le nez, il a saigné... Il leur arrive souvent des malheurs, aux enfants Escatar¹⁴², ils n'ont pas autant que nous l'habitude des plaies et des bosses...



Tatan Marie, à gauche

Je n'ai rien dit, pour ne pas faire punir les garçons, le jour où étant « cheval de renfort » à la charrette anglaise, la roue m'a passé sur le pied en m'écrasant plusieurs doigts... Comme j'avais déjà fait mes devoirs de vacances, j'étais pieds nus¹⁴³ et ça m'a fait très mal. J'ai seulement été à la cuisine me faire mettre du « trèfle de Jérusalem¹⁴⁴ » sur mes écorchures, ça a guéri tout seul. Tatan Marie apporte toute une pharmacie en cas d'accident, lave les plaies à l'eau bouillie, etc., et nos cousines ont toutes des cicatrices, pas nous !

¹³⁹ De tomber, sans doute (cf. débouler)

¹⁴⁰ Poète populaire et sentimental de Paris et de ses faubourgs (1842-1908), à la fin de sa vie catholique, antidreyfusard, <http://www.poetica.fr/poeme-2039/francois-coppee-un-evangile/>

¹⁴¹ http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/victor_hugo/apres_la_bataille.html, Poème de La Légende des Siècles. Effectivement, ces deux exercices valent la peine !

¹⁴² Les Escalier. Nicole m'a dit « Evidemment » !

¹⁴³ Devoirs finis, elle avait le droit d'enlever ses bottines pour aller jouer ?

¹⁴⁴ Plutôt la sauge de Jérusalem (Phlomis) dont les feuilles en cataplasme soignent les blessures ?

Ce jour-là, on décide de faire une grande expédition... sans rien dire aux Mamans - si on a besoin de nous, on sonnera la cloche. Toutes nos précautions sont prises : chacun a une baguette de noisetier pour si on trouve des serpents - car chacun sait que le noisetier est l'arbre de la Ste Vierge, donc rien de plus efficace (beaucoup plus que la trousse que Maman emporte contre les morsures de serpent mais dont personne ne sait se servir). Antoine s'arme de son petit piochon - au cas où on rencontrerait « le Taureau ». Mais Lili prétend qu'elle saurait nous défendre en le battant avec sa ceinture de cuir - comme elle veut avoir la taille mince, elle en porte une le plus serré possible. Elle fait une démonstration, la brandit sur Antoine qui fonce sur elle, l'essai est concluant, on peut partir sans aucune crainte. Nous allons à la cascade, c'est un coin charmant de la rivière, l'eau tombe de très haut à grand bruit sur les rochers.



Il n'y a plus beaucoup d'eau, nous y grimpons par un joli petit pont de bois, assez dangereux car c'est glissant, nous voici arrivés et nous unissons nos efforts, faisant glisser rochers et pierres au risque de nous rompre le cou (nos anges gardiens ont sûrement veillé sur nous ce jour-là !). Après beaucoup de travail, nous voici satisfaits : nous avons complètement détourné la cascade... sans nous douter qu'en bas, la « Femme sans nez » nous a regardés faire avec désespoir (sans oser rien dire) car désormais elle n'aura plus une goutte d'eau pour laver son linge... et comme elle a une ribambelle de gosses - et qu'en plus, elle lave pour tout monde !... En revenant, fiers de notre travail, nous passerons peut-être au moulin pour chercher du « matton¹⁴⁵ » pour attirer les poissons dans les nasses, on en mangera en cachette - c'est bon, mais ça donne mal au cœur...



Antoine a parié de faire embrasser sa « lune » par Antoinette, notre bonne !... Sitôt couché, dès qu'elle est entrée dans sa chambre, il l'appelle à grands cris « Vous avez oublié de m'embrasser ! » (c'est elle qui nous borde tous les soirs et nous l'aimons bien). Elle revient sans rallumer la bougie, cherche à tâtons (il s'est vite recouché à plat ventre, cachant sa tête sous le traversin), elle trouve bien les grosses joues... pas le nez ! Elle nous entend rire dans l'autre chambre, comprend... Elle est indignée « Un petit garçon qui se prépare à faire sa 1^{ère} Communion¹⁴⁶ !... ».

C'est Antoinette qui nous a fait notre jouet préféré : une grosse poupée en chiffons que nous appelons « Pattes-Molles » et qui nous amuse plus que nos coûteux joujoux.

¹⁴⁵ Maton (Belgique) : lait caillé, d'où metton (Franche-Comté), lait caillé fermenté, base de la cancoillotte

¹⁴⁶ Et qui a donc environ 12 ans (cf. p. 53, note 121, Gd-Mère)

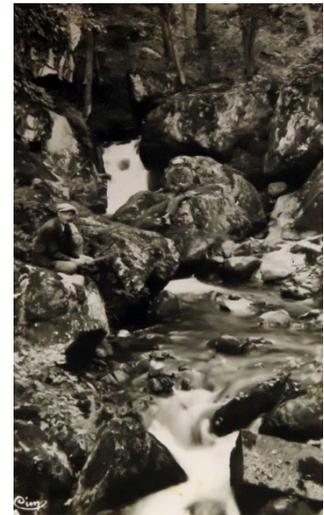
Nos parents partent en voyage pour quelques jours, quelle chance ! On peut manger à la cuisine, des frites à tous les repas, peut-être qu'Anna ne fera pas de soupe et qu'on boira un peu de vin pur, on mettra les coudes sur la table, on mangera du fromage blanc avec beaucoup de « petites queues »¹⁴⁷ et d'ail (ça fait crever les vers) à l'envers de l'assiette : toutes choses interdites à la salle à manger...



Service de table Fourt



Ce dimanche, on part à la rivière, nous trois, les domestiques, la famille du jardinier, il fait très, très chaud, je voudrais quitter mon corset... mais après quoi boutonner ma culotte ? Que je voudrais m'habiller en garçon ! Mais Maman ne veut pas. C'est pourtant ennuyeux, tous ces volants brodés vont tremper dans l'eau tout à l'heure en « gayant »¹⁴⁸ ... J'ai très soif ! Il ne faut pas boire si je veux me mettre à l'eau. La bonne verse quelques gouttes d'alcool de menthe sur un petit caillou « Sucez ça, ça coupe la soif ! ». La rivière est presque à sec, on pêche des loches¹⁴⁹ sous les cailloux, à la fourchette. Mais les garçons (Antoine, avec Jean et Auguste, les fils du jardinier, galopins du même âge que nous) voient des poissons un peu plus gros dans le seul « gour »¹⁵⁰ un peu profond. Comment les prendre ? Il n'y a qu'à le vider, pardi ! On tire une vanne et ça y est, l'eau s'écoule vite. Un drôle de silence, soudain, on n'entend plus le bruit du béliet, la pompe aspirante qui amène l'eau près du château. Les garçons s'affairent à ramasser les poissons dans la vase, très excités. Ça, c'est une belle pêche ! J'ai faim, est-ce qu'on va bientôt goûter ? On n'attend plus pour cela que Baptiste, le jardinier. Il arrive enfin. Mais qu'y a-t-il ? Dans une colère folle, il tombe à grands coups de pied et de poing sur ses fils, dit des sottises à sa femme et aux bonnes qui bavardent sur l'herbe... « N'ont pas surveillé ces misérables... Que va dire Monsieur quand il rentrera ?... Il n'y a plus une goutte d'eau pour arroser, maintenant ! » . Glaude¹⁵¹ fait une de ces têtes : que va-t-il donner à boire aux chevaux ?... Pourvu qu'on ne soit pas obligés de retourner à Roanne en attendant la pluie ! Il paraît que c'est arrivé un été. Nous ne sommes pas fiers du tout.



Par rang de taille : Lili, Antoine, Nénette, Loulou, Mite, Pouponne sont alignés sur l'herbe,

¹⁴⁷ Nom de la ciboulette (mot du roannais)

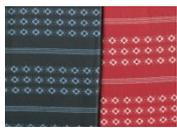
¹⁴⁸ En marchant dans l'eau (mot du roannais)

¹⁴⁹ Petit poisson d'eau douce de forme allongée (et pas « limace », comme dans le Sud-Ouest !)

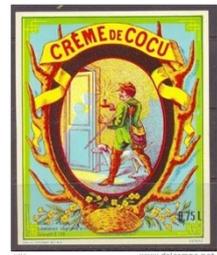
¹⁵⁰ Partie creuse d'un cours d'eau, remplie même en période sèche (mot répandu le long du cours de la Loire)

¹⁵¹ Déformation de « Claude » (Crétin)

cachés aux yeux des Mamans par le gros thuya. On fait un concours : à qui fera pipi le plus haut et le plus loin ! Nénette a tellement ri qu'elle a trempé son pantalon, elle le quitte pour le faire sécher. Comme ensuite on joue « aux fantômes », on le remplit de foin et on laisse un peu dépasser le bout du volant brodé pour faire croire qu'elle est sous le « charit »¹⁵². Lili y a mis aussi sa montre pour faire croire qu'elle y est. Je suis du clan de ceux qui devinent qui est sous la couverture, on n'a pas le droit de toucher mais on peut dire toutes les bêtises qu'on veut pour faire rire l'adversaire. Je vais jusqu'à dire « Foui-Pan », c'est une phrase magique et qui, pour les initiés, ne peut manquer de faire pouffer Lili ou Nénette. Rien ne bouge... et je crie « Y a personne ? ». Le reste de la bande sort de la cachette en criant, pas trop fort pour ne pas attirer les Mamans, elles voudraient nous faire jouer au croquet, un jeu où on se dispute toujours, Lili m'enverra « dinguer au brindezingue », je lancerai, si je perds, mon maillet à la tête de quelqu'un, je serai grondée et les autres ricaneront « Bisque-bisque-rage-rage-tu mangeras du cirage et nous du bon fromage ! ». Si je pleure, ils m'appelleront « Gnoule, magnoule ! »¹⁵³, ça finit toujours comme ça...



On nous couche inexorablement à 8h 1/2. Nos Parents font chaque soir leur tour de ville. Louise a succédé à Antoinette, celle-là on prend plaisir à la faire enrager... et puis on n'a pas toujours sommeil. Je lui ai déjà fait redéfaire mes nattes sous prétexte qu'il y a « un cheveu qui me tire » ! C'est pas vrai, c'est pour avoir le temps de lire une page de plus du Général Dourakine. C'est au moins la 6^{ème} fois que je le relis. On n'a pas sommeil du tout, on se parle d'une chambre à l'autre, Antoine veut nous apprendre les verbes anglais, il en sait au moins 2 ou 3. Trop difficile à prononcer. On aime mieux réciter les personnages du Cid. Pour faire taire le tapage, Louise nous promet un petit verre de « liqueur de Cocus¹⁵⁴ », c'est sa mère qui fabrique ça avec les petites primevères jaunes des prés. C'est très bon. On s'endort, Louise est tranquille pour ce soir.



Elle a vraiment mauvais caractère cette Louise qui s'est fâchée lorsqu'Antoine lui a dit « Toucome » - il paraît que c'est un verbe anglais qui veut dire « venir ». On la fait aussi



Eugénie Fourt, 1907

enrager en lui disant « Louise, on voit votre crêpé ». C'est une espèce de boudin en faux cheveux qu'elle met pour faire son « bouffant »¹⁵⁵ mais comme il n'est pas tout à fait de la même couleur que les siens, ça se voit !

Celui de Maman ne se voit pas, il paraît que le coiffeur lui en a fait un avec des cheveux à elle mais je l'ai vu un jour qu'elle l'avait posé sur sa coiffeuse pour le peigner. Il faut le dire à personne... ni qu'on lui coud des petits volants de dentelle dans ses corsages pour faire une grosse poitrine.

¹⁵² Voir la définition de Grand-Mère p. 56

¹⁵³ Pleurnicheuse (mot du roannais, toujours en cours)

¹⁵⁴ Sur le même thème, il existait l'Huile de Vénus, le Bouquet de la mariée,... mais alcool de toute façon !

¹⁵⁵ Bandeau de cheveux tirés en arrière au niveau du front (Tante Bépie utilisait aussi cette technique !)



Maman a de très jolies robes, c'est Madame Mahaut, la plus grande couturière, qui lui fait, elles sont toutes de même prix : 150 frs¹⁵⁶, c'est très cher. Les plus belles sont doublées de taffetas, ça fait du bruit quand elle marche, elle est obligée de les retrousser pour ne pas les salir, il y a une balayette à l'envers de l'ourlet et des rondelles de plomb pour que ça tombe bien.

Elle a aussi de drôles de chapeaux, un en « plumes collées », un autre avec des tas de roses dessus, un autre avec beaucoup de grandes plumes de coq, roses aussi, et un qui est joli ! joli ! en velours gris avec le dessous en mousseline de soie grise toute plissée, on dirait le dessus d'un champignon. Il faut beaucoup de grandes épingles et une voilette blanche toute brodée pour tenir tout ça en équilibre. Maman a beaucoup de bijoux, des diamants aux oreilles (ça brille), un sautoir en or pour tenir sa montre, avec plein de breloques



(mais ça s'accroche dans les poignées des portes), un très beau bracelet (il paraît qu'il a coûté 1000 frs), des bagues de toutes les couleurs, Papa lui en offre pour toutes les fêtes. Il y en a une que nous aimons beaucoup : une pierre toute longue, une opale entourée de brillants, nous l'appelons la « mère poisson » (c'est embêtant quand Maman nous peigne, ça nous tire les cheveux). Toutes les amies de Maman en sont jalouses car elles ont bien moins qu'elle - même Tatan Marie. Elle, elle n'a pas de jolies robes, elle est presque toujours en noir car elle pense que sa belle-mère va bientôt mourir. Ses chapeaux sont souvent faits par elle-même (Maman les appelle des « bibis »). Elle change souvent les plumes d'autruche de ses chapeaux car c'est une vieille cousine, Mme Jeanson¹⁵⁷, qui les lui donne... mais qui les lui reprend aussitôt qu'elle les a faites refriser¹⁵⁸.

Quand Mme Jeanson vient chez les Escalier, elle commande un vol-au-vent chez le pâtissier et quand c'est la saison elle apporte de son jardin une poire pour chacun... et une plus petite pour la bonne ! Il paraît que c'est une originale mais elle a promis à Tatan Marie de la coucher sur son testament, je ne sais pas ce que ça veut dire, ce doit être une très belle promesse car notre Tante (qui se dispute souvent avec Maman) la supporte tout en se plaignant tout le temps d'elle. Elle a très peur de l'orage : un jour qu'elle demandait qu'on allume un cierge béni à cause du

¹⁵⁶ Le Fr or de 1910 étant estimé à 2,69 € en 2006, on arrive à une somme de 403,50 € (ridicule...). Plus bas, le bracelet vaudrait 2 690 € (la comparaison paraît plus raisonnable...)

¹⁵⁷ Louise Jeanson (née Poizat) était une petite-cousine de Joanny Sérol, le père de Bonne-Maman. Son mari était notaire à Iguerande (18 km au nord de Roanne, en Saône-et-Loire)

¹⁵⁸ Car on les frisait, à l'aide d'un couteau spécial, c'était l'une des activités du plumassier

tonnerre, Tonton Nicolas lui a proposé « d'éclairer le gaz »¹⁵⁹ ! Elle était furieuse, paraît-il. Elle fait coucher sa bonne avec un bonnet rouge pour faire peur aux voleurs.



Madame Jeanson

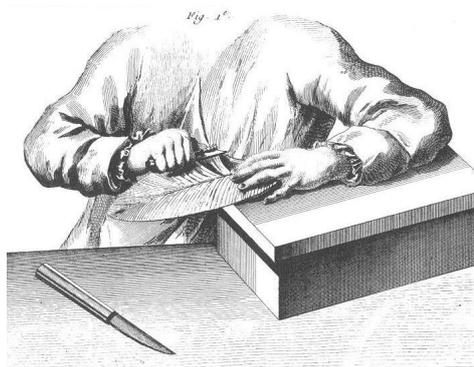


Planche de l'Encyclopédie de Diderot

Maman a dit qu'Anna, la cuisinière, se fâcherait si elle savait que nous l'avions surnommée « Valise » (parce qu'elle est grosse et qu'elle a mis sur sa blouse blanche une courroie de valise en guise de ceinture). Alors Pouponne tournicote autour d'elle qui fait son lit en chantonnant « Valise, veux-tu « huder ?¹⁶⁰ ». Nous avons naturellement surnommé les « Cartons à chapeaux » les deux sœurs d'Anna, deux paysannes noiraudes à l'air sournois, aux éternels chapeaux de crêpe qui ressemblent à des bouses de vache, qui viennent apporter, les jours de marché, des petits « cabrions¹⁶¹ » frais dont nous raffolons et, parfois, un rayon de miel qui contient des abeilles prises dans la cire.

Je suis déjà à la grande classe avec la Sœur Vitalina (qui a de si jolies mains) mais nous allons pour la leçon de lecture auprès de la Mère Marin. Nous traversons une grande pièce qui sent le charbon de bois car une sœur fabrique des hosties. Elle coule la pâte blanche dans un gaufrier, la fait cuire rapidement puis découpe des ronds à l'aide d'une espèce de machine à coudre. Elle nous donne des déchets, on les mange, c'est un peu fade. Quand il y en a beaucoup, Anna nous les fait cuire dans du lait, on appelle ça de la « soupe d'hosties ».

Chaque fois que j'ai la croix d'honneur, Papa me donne 1 pièce de deux sous toute neuve, c'est sûrement de l'or car c'est très brillant, je la cache dans ma tirelire. Les sœurs m'ont dit « Minette, que ferez-vous de cet argent ? ». Elles ont ri quand j'ai répondu « C'est pour faire ma dot » et elles ont ajouté « Comme si la petite fille de gens si riches avait besoin un jour de faire sa dot ! ».



¹⁵⁹ Equivalent de nos « allumer la lumière » et cie, au temps où l'on s'éclairait au gaz. Pourtant, dans ce cas, c'est surtout l'impertinence de Nicolas Escalier qu'il faut noter (cierge / gaz) !

¹⁶⁰ Je parie pour un mot d'enfant mal prononcé (ou avec nez bouché), à savoir « hurler » (puisque « Maman a dit qu'Anna se fâcherait » si on l'appelait « Valise »... hurler, c'est bien mieux que se fâcher)

¹⁶¹ Fromages de chèvre

En sortant de l'Asile, j'ai manqué le trottoir parce que je m'étais retournée pour regarder un petit garçon qui est aussi dans ma classe, Robert Grasse. La bonne s'est moquée de moi « Il vous a tapé dans l'œil ? ». Vexée, j'ai répondu « C'est pas vrai, il m'a caressé l'œil ! ». On m'a fait rougir au moins jusqu'à mes 15 ans avec cette histoire !



Nos cousines se moquent de moi : elles viennent d'apprendre une poésie de Victor Hugo où il y a ces mots « Près du trou de balle, la mite a rongé son dolman criblé »¹⁶². Je suis horriblement vexée.



Nous sommes partis à l'étang d'Arçon¹⁶³. J'y ai oublié mon parapluie. L'étang est à sec, nous y avons ramassé de très grosses coquilles de moule d'eau douce (par la suite, nos Mamans les ont tendues de ruban et garnies, pour Pâques, de petits poissons en chocolat - comme œuvre d'art, on ne fait pas mieux). Nous avons trouvé dans les fossés quantité de rainettes vertes, nous en avons garni les poches de nos pèlerines et l'intérieur de nos parapluies, au grand dégoût de Tatan Marie. Rentrés à la maison, nous les avons installées en grande pompe (c'est le cas de le dire) dans le bac de la pompe, une bonne planche par-dessus... et le



lendemain, elles avaient toutes filé. Plus heureuses que celles qui tombaient entre les mains des employés de Papa au cours de la fameuse réception annuelle : un peu ivres, ils s'amusaient à les



gonfler avec la fumée de leur cigarette et les installaient pantelantes sur le bord de leur verre. Nous assistions horrifiées à ce spectacle instructif... Car, en général, nous n'étions pas cruels avec les animaux. Ce n'était que par pure gaminerie et pour le plaisir de les entendre grogner que nous tapions de toutes nos forces sur le groin des cochons quand nous allions dans le fumier chercher d'appétissants vers rouges pour aller à la pêche et que, parodiant Mme Boulotté et Mme Ripaton¹⁶⁴, nous criions à nos cousines « Arrivez-vite, ma chère, l'eau est délicieuse ! ». Et ce n'était qu'un amusement de glisser notre « zize », notre bâton de bergère, en travers de la queue du veau « Botatin ».

¹⁶² Il s'agit en fait de Théophile Gautier (merci, l'ami Web) et d'un poème tiré de Emaux et Camées décrivant l'horreur suivant une « suprême bataille » (surtout pour les vêtements des soldats), vers de 8 pieds (j'ai dû compter depuis le début, c'était pas évident). Le texte : « Près des trous de balle, la mite / A rongé leur dolman criblé ». Il y a des crus meilleurs de poésie ! - Dolman : veste militaire (très ornementée) des hussards,...

¹⁶³ A Changy. Je donnerai le kilométrage (ou le mètre) quand nous y serons allés pique-niquer le 7 mai

¹⁶⁴ Personnages d'une planche d'Images d'Epinal. Pour Nicole, cette phrase fait partie des « mots de la famille »

Plus cruel était peut-être de menacer la pauvre « Marie de Véron » de la carabine ou des gendarmes si elle n'arrivait pas, au commandement, à faire sortir de son corps boudiné, les bruits les plus incongrus... Quand elle avait bien... tonné, on la récompensait d'une tranche de melon trop fait ou de tomates trop mûres, c'était son régal... Sa coquetterie : nos vieux rubans de cheveux (elle devança la mode de la queue de cheval) et les bottines à élastique qu'avait portées Papa - elle les chaussait toujours d'ailleurs la gauche au pied droit, ce qui ajoutait beaucoup à son élégance naturelle. Moins cependant que le fait de porter, **à l'envers**, les corsets de Maman, baleinés, à gorge ample, taille étroite, hanches rebondies. La malheureuse étouffait là-dedans, d'autant plus que, par les chaudes journées d'été, elle portait 7 ou 8 corsages ou camisoles les unes sur les autres... ayant peur d'être volée.

Cette année-là, au cours de la scarlatine d'Antoine, Maman lui a tellement lu de livres d'aventures que c'est la grande mode pour nous de jouer aux Peaux-Rouges. On nous a fabriqué avec des échelas et des « échantillons de cotonne » de superbes tentes, on a déplumé tous les plumeaux pour nous faire des coiffures, je suis devenue un grand chef sous le nom de « Chou farci », notre cri de guerre est « Tou-lou-lou-clock ». Mais quand les garçons ont voulu me faire fumer le calumet de la paix, c'est-à-dire de la moelle de sureau, j'ai trouvé ça tellement mauvais que ça m'a dégoûtée pour toujours de fumer ! Je n'aime d'ailleurs pas beaucoup jouer avec les garçons, ils veulent toujours jouer à la guerre et, sous prétexte que j'étais la plus jeune, ils me collaient dans les mains un affreux étendard jaune en me disant que je serais le japonais, quand on jouait à la guerre russo-japonaise¹⁶⁵. J'aime tellement mieux ma bande de « gates »¹⁶⁶ qui m'obéissent au doigt et à l'œil, bien contentes encore de s'amuser avec « Mamizelle la Mite » ! On en fait, de ces parties de cache-cache ou de quilles... et on s'arrange toujours pour que ce soit le Toine¹⁶⁷ qui soit le loup. Ou bien c'est lui qui est chargé de surveiller le plus jeune des petits frères ou sœurs, la « Glaudia » ou la « Cotide » (ce sont les enfants de l'aide-jardinier et de la « Femme sans nez », ainsi appelée parce que, dans son enfance, sa belle-mère lui a enfoncé le nez d'un coup de sabot, elle n'a plus que les deux trous qui s'ouvrent au milieu de ses joues et cela lui fait une figure toute plate). Quand un des « mimis »¹⁶⁸ pleure trop fort dans sa petite guimbarde qu'il a copieusement arrosée, on lui fourre dans la bouche une espèce de sucette en chiffon qu'on ramasse généralement par terre ou dans son pipi, on l'essuie un peu avec un tablier sale et on peut jouer tranquilles... A quatre heures, j'emmène toute la bande à la cuisine où il y a toujours une ample distribution de tartines de confiture !



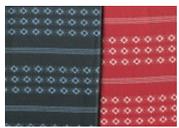
¹⁶⁵ 1904-1905 (détachement français en Mandchourie - dont une partie reviendra au Japon)

¹⁶⁶ Féminin de « gars » (mot du roannais)

¹⁶⁷ Antoine Mercier

¹⁶⁸ Tout petit enfant (mot du roannais... et d'ailleurs)

Maman a acheté au « bazar à treize sous »¹⁶⁹ de très jolies poupées pour toutes les « gates » et on va les baptiser. On nous permet de cueillir quelques géraniums un peu fanés pour garnir le petit autel de « l'oratoire ». L'un de nous va dire la messe, baptiser les poupées, donner la communion avec des pastilles de menthe (pour le Toine, comme d'habitude, un bouton de culotte qu'on lui mettra sur la langue en guise d'hostie). On ira goûter, puis les « gates », rentrées chez elles, enfermerons précieusement leur belle poupée dans l'armoire et elles n'auront droit d'y toucher que les jours de grande fête...



Avec nos cousines, il y a deux clans : les trois grands, Lili, Antoine et Nénette, qui ont fait leur 1^{ère} Communion¹⁷⁰... et les trois autres : moi, Loulou et Pouponne, qui ne l'ont pas encore faite. Le plus souvent, les « grands » ne veulent pas que je joue avec eux ou que j'entende certaines confidences. Moi, je ne veux pas m'abaisser à jouer avec les « petits » qui ont deux et trois ans de moins que moi. D'où de fréquents conflits qui font... que j'enrage souvent.



« Vos cousines sont très studieuses », nous disent nos Parents, « On les voit toujours le nez dans un dictionnaire ! ». Moi, je ris sous cape, je sais bien ce qu'elles y cherchent, dans le gros Larousse, c'est ce qu'on ne trouve pas dans nos dictionnaires d'école ! C'est ainsi que Nénette m'a dit d'un grand air de supériorité « Moi, je sais ce que c'est qu'une faiseuse d'anges ! ». Ce mot m'intriguait beaucoup, je la questionnais longtemps... mais, m'a-t-elle répondu, « Je ne te le dirai que lorsque tu auras fait ta 1^{ère} Communion ! ». J'enrage ! Le pire, c'est que lorsque j'ai eu fait cette 1^{ère} Communion tant désirée, les « grands » me dirent « Oh ! mais tu ne compteras dans les « grands » que lorsque tu auras **renouvelé** ! ». Quelle déception... Par la suite, Nénette étant l'élève la plus sage de sa classe, devenue « Enfant de Marie »¹⁷¹ avec le grand cordon bleu, très réservée dans ses propos... je n'ai plus osé lui poser la fameuse question (et je n'ai su que beaucoup plus tard ce qui m'avait tant intrigué) !

¹⁶⁹ Chiffre peu ordinaire, sous-entend en tout cas une valeur nulle. C'était peut-être le nom de ce bazar ?

¹⁷⁰ Tante Mite parle ici de l'ancien système (d'avant 1910) cf. p.53, note 121

¹⁷¹ Cf. Tante Bépie p. 22, note 33

Nous sommes des enfants obéissants, on ne fait pas ce qui est défendu... mais qui pourrait deviner les idées saugrenues qui peuvent nous passer par la tête ? C'est ainsi qu'un jour, Antoine, en compagnie de Lili et Nénette, est allé dans le lavoir, au bord de la rivière et... a « posé culotte » dans la lessiveuse pour faire enrager Anna... Je n'ai connu cet exploit que beaucoup plus tard (car n'ayant pas fait ma 1^{ère} Communion, voir plus haut,...).



Le « Taureau » fut pour toute notre enfance un animal redoutable qui nous causa beaucoup de soucis. Ce jour-là, je suis avec Pouponne au bord de l'étang, les garçons pêchent à la ligne, soudain quelqu'un crie « le Taureau qui est sauté ! ».

C'est-à-dire qu'une fois de plus il a franchi la clôture de son pré. Je suis terrifiée, car moi, avec mes cheveux **rouges**, je me sens particulièrement visée... Vite, vite, j'entraîne Pouponne par la main, la bonne n'est pas avec nous et je suis

consciente de ma responsabilité d'aînée. Nous courons à travers les allées du « bosquet », en choisissant les plus touffues, et nous arrivons devant le perron juste au moment où l'horrible bête apparaît vers le « banc rond », il était temps ! A l'abri derrière une porte-fenêtre, nous regardons le jardinier qui le poursuit et le ramène au pré. Soudain, Pouponne pleure « Ma poupée, ma poupée !... ». Elle est restée



auprès du massif de géraniums **rouges**, elle a une robe de soie **rouge**. Nous nous précipitons pour voir si le monstre n'en a pas fait qu'une bouchée... et nous trouvons une bouse toute fraîche auprès de la poupée et du mouton chéri de Pouponne (qui n'a que trois pattes et s'appelle Caliadovski).



Tonton Nicolas chante « Le chemineau »¹⁷², Tatan Marie l'accompagne au piano, nous sommes deux par deux sur les trois canapés du salon. Soudain, un léger bruit sur le perron : dans l'embrasure de la porte, un chemineau, un vrai avec une besace en



42, rue de Cléry

bandoulière, ce que nous appelons un « voyageur sur les croûtes de pain ». Papa n'est pas content, il l'envoie à la cuisine où on lui donnera à manger. Maman a eu très peur, elle déclare qu'elle veut un chien de garde, un gros, au moins un St-Bernard. Quelque temps après, Monsieur Fontaine, le représentant de la maison à Paris¹⁷³, envoie un, choisi, paraît-il, dans une



Antoine Fourt et Nicolas Escalier

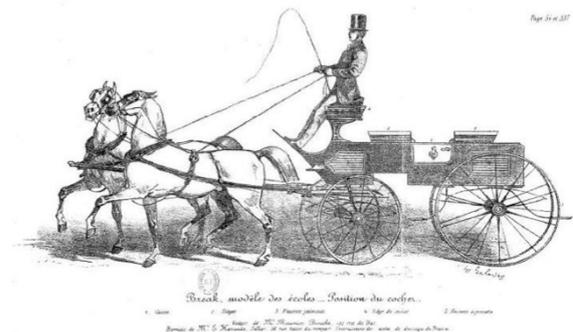
¹⁷² Opéra de Xavier Leraux (1863-1919)

¹⁷³ Pierre Charles Fontaine (né près de St Lô en 1838), marié à Paris en 1867 avec Eugénie Joséphine Villain (née à Cherbourg en 1843). En 1904, dans l'Annuaire Paris Hachette, il est noté comme représentant de commerce au 8, rue du Sentier (2^{ème}). Le bureau connu de Bon-Papa était situé 42, rue de Cléry (2^{ème}) - ce qui est à deux pas

exposition. Il est gros comme mes deux poings, tout en poils, avec de grosses oreilles, un bout de nez noir comme une truffe. Bien entendu, Pouponne et moi en avons eu d'abord très peur car il mange tout : nos pantoufles, nos rubans de cheveux, etc. Nous grimpons sur la table en hurlant dès qu'il apparaît dans la pièce où nous sommes. Antoine fait le fanfaron, prétend qu'il est à lui, le baptise « Boc ». Par la suite, il sera notre meilleur ami, se mêlera à tous nos jeux (nous l'avons dressé à jouer à cache-cache avec nous). Mais il ne deviendra jamais un St-Bernard : ce sera un quelconque chien aux longs poils touffus et qui sentira bien mauvais quand il sera mouillé. Il aura longtemps l'habitude de mordiller tout ce qu'il trouve. Un jour, nous voyons qu'il est en train de manger un des longs gants blancs que Maman porte toujours et qu'Anna a mis sécher sur l'herbe. Nous nous précipitons vers lui pour lui prendre, Tonton Nicolas avec ses lorgnons et les pans de sa jaquette flottant au vent, Maman et Tatan Marie encombrées par leur longue robe, tous les six nous hurlons, Boc court, s'arrête un instant, avale un petit bout du gant, repart, recommence le manège... jusqu'à ce qu'il ait tout avalé ! Consternation. Mais lorsqu'il a fallu le restituer, le lendemain... ce n'était pas facile et il a fallu qu'Anna l'aide et tire le gant qui était devenu tout jaune - aucune lessive ne put le rendre blanc. Antoine voulait le mettre en souvenir dans une vitrine du salon, Papa n'a pas voulu ! Pourtant, il y a des vitrines dans le salon avec des choses très curieuses : une collection de pièces anciennes (un sou qui date du temps de Jésus-Christ), des statuettes, des pierres, des coquillages où on entend « le bruit de la mer » et des silex curieusement taillés...

Pourquoi ?

Pourquoi, lorsqu'on revient de Changy avec le break¹⁷⁴ (un peu défraîchi et toujours surchargé de colis de légumes, fruits, jouets, etc.) passe-t-on par ces petites rues où l'on risque de verser à cause de deux ou trois caniveaux... alors que lorsqu'on est en victoria... Là, Maman en grande toilette, ombrelle et gants de peau blanche, nous deux sur le strapontin, gênées par nos trop vastes chapeaux garnis de lourdes cerises, le cocher, très « grande maison » avec son melon et son air imperturbable... Et l'on passe par la grande rue où circule un encombrant tramway, et l'on défile devant le « Café de Vétique¹⁷⁵ » (jamais personne n'a prononcé son vrai nom, et d'ailleurs qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?...) à l'heure où la terrasse est encombrée de beaux messieurs qui saluent presque tous. Il faut croire que nos Parents en connaissent, du monde !



Break et son cocher en position

¹⁷⁴ Voiture découverte, à quatre roues, dont la caisse contient des sièges transversaux. Il sert à la campagne pour la chasse, la promenade, le dressage et l'exercice des chevaux

¹⁷⁵ Le Café Helvétique, au coin de la rue du Lycée



La rue du Lycée avec le tramway et le Café Helvétique (sur la gauche)

Pourquoi les grandes personnes chantent-elles des choses aussi bêtes ? Des phrases qui n'ont aucun sens ? Par exemple lorsque Maman tape aussi fort qu'elle peut sur le piano, surtout le dimanche au retour de la messe du Lycée, et qu'elle chante d'une voix très pointue « L'amour est enfant de Bohême / Il n'a jamais connu de l'oie »¹⁷⁶. Quelle oie ? Aux marrons ou bien du jeu de l'oie ? L'amour, on sait bien que c'est des espèces de têtes joufflues avec de petites ailes d'ange comme on voit sur les tableaux... A moins que ce soit ces ailes, en plumes d'oie ? C'est comme l'autre chanson, toujours de Maman, « Une étoile d'amour / Une étoile d'ivresse »¹⁷⁷ (l'ivresse, on sait, on a déjà vu des ivrognes) et la suite « Les amandes, les maîtresses / Sèment la nuit, le jour ». Mais on n'y voit rien, la nuit, pour semer... Et semer quoi ? Alors Antoine prétend que la vraie phrase, c'est « Les **Annas**, les maîtresses / S'aiment la nuit, le jour ». Ce serait plutôt ça... Oui, comme l'histoire a l'air de se passer au ciel (à cause des étoiles), tout le monde est réconcilié et Maman ne se dispute plus avec **Anna** la cuisinière (car elles ne sont pas toujours d'accord !). Par contre, quand nos cousines chantent, on comprend presque tout, ce sont des chansons de Théodore Botrel¹⁷⁸, un monsieur qui a un drôle de costume breton. Il y a quand même des mots bizarres : je ne sais pas ce qu'est une « Paimpolaise » ni « un grand Pardon ». Et c'est amusant de voir Tatan Marie au piano et ses filles qui lui tournent les pages (même si j'ai toujours peur qu'elles se brûlent les cheveux après les bougies). Quand Tatan Marie chante (oh ! bien moins fort que Maman) le « Cher anneau d'argent¹⁷⁹ », on a tout de suite envie de dormir... ça vous berce. Mais on est bien réveillés quand Tonton Nicolas chante

¹⁷⁶ Dans Carmen de Georges Bizet, Le texte : « L'amour est enfant de bohème / Il n'a jamais, jamais, connu de loi » https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27amour_est_un_oiseau_rebelle et <https://www.youtube.com/watch?v=lspRhX5Vhhg>

¹⁷⁷ Du chanteur compositeur Paul Delmet (1862-1904). Le texte : « Une étoile d'amour Une étoile d'ivresse / Les amants, les maîtresses Aiment la nuit, le jour », http://www.paroles-musique.com/paroles-Lucienne_Boyer-Letoile_Damour-lyrics,p57617

¹⁷⁸ Compositeur-interprète breton (1868-1925), auteur de La Paimpolaise, http://www.dutempsdeserisesauxfeuillesmortes.net/paroles/paimpolaise_la.htm

¹⁷⁹ De Cécile Chaminade (1857-1944), compositrice et pianiste, <http://www.chansons-net.com/Chansonsretros/index.php?param1=BO00062.php>

« L'Angélus de la mer¹⁸⁰ ». Il a une très belle voix forte qui fait trembler les vitres et sa barbiche en pointe danse drôlement, surtout quand il entonne « Le clairon » de Déroulède¹⁸¹, alors là on a envie de partir à la charge avec lui ! Et on sait très bien que les domestiques et le jardinier avec sa famille sont cachés derrière les volets du salon pour l'écouter (on a souvent envie de les ouvrir brusquement pour qu'ils les reçoivent sur le nez mais on n'a jamais osé).

Pourquoi les dames en visite ont-elles de si curieux petits rires ? On dirait qu'elles gloussent... Surtout Mme Dufour. Quand elle vient, Pouponne se cache entre la porte du salon et celle de la salle à manger pour essayer de faire comme elle mais elle y arrive difficilement. Nous n'aimons pas du tout « aller dire bonjour » au salon quand il y a des visites, surtout quand c'est des messieurs. Un jour, Monsieur Phat nous a baisé la main, à Pouponne et à moi, ce qu'il avait l'air bête. Mais il avait envoyé une grande boîte de chocolats. Il devrait venir souvent.



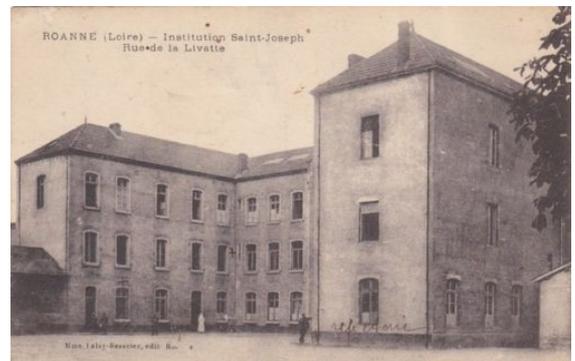
Pourquoi cet été-là Louise, la bonne, au lieu de nous mener coucher directement à 8h 1/2, nous laisse-t-elle encore un petit moment ? Je suis couchée dans l'herbe avec la Lili (la petite fermière¹⁸²) et, enroulées toutes deux dans la même pèlerine, nous cherchons à voir les étoiles. Mais que font donc la Marie, sa sœur¹⁸³, Louise et une autre personne dont nous avons entendu la voix (d'homme), dans le bosquet de rhododendrons ?... Et pourquoi quelqu'un a-t-il écrit sur le mur du portail « Louis Dusset est le bon ami de Louise Plaidy ?...



Pourquoi Tatan Marie a-t-elle eu l'air si vexé quand, au moment de partir pour la grand-messe, toute froufroulante dans sa robe à volants bouillonnés, une immense « charlotte » sur ses cheveux coiffés « à bouffant », cet incorrigible gaffeur Antoine lui a dit « Tu as oublié d'enlever ta poudre de riz, tu as le nez tout blanc ! » ?

Pourquoi Antoinette, la bonne, voulait-elle mettre une housse en « échantillons de cotonne » sur la statue nue de « La femme à la coquille » qui trône sur le piano, lors d'une visite du Supérieur de l'Institution Saint- Joseph¹⁸⁴ ?...

Pourquoi Tonton Nicolas s'est-il esclaffé, et pourquoi Tatan Marie a pris un air si pincé quand Papa a raconté que, visitant la Malmaison avec Maman, ils avaient vu un billard comme celui de Changy et que c'était là que Napoléon faisait « ses effets de queue » ?



¹⁸⁰ De Gustave Goublier (1856-1926), compositeur et chef d'orchestre (Eldorado, Folies Bergères,...), <https://www.youtube.com/watch?v=wDs8L5LCXBc>

¹⁸¹ Paul Déroulède (1846-1914), écrivain et militant politique (droite nationaliste), http://dutempsdeserisesauxfeuillesmortes.net/paroles/clairon_le.htm

¹⁸² Pour Grand-Mère, Louise est la fille du jardinier Perret

¹⁸³ Marie Plaidy, cf. les pages Le personnel - Pas pu retrouver Louis Dusset (sûrement parent avec Benoît Dusset, né en 1869 à à Montaguët-en-Forez, journalier à Changy dès 1906, mais...)

¹⁸⁴ Le Petit Collège, ouvert en 1901 (après avoir été tenu par les Jésuites). Antoine Fourt y a fait ses études

Pourquoi Maman invite-t-elle 3 fois à goûter Antoine Giraud¹⁸⁵ alors que nous ne sommes invités qu'une fois chez lui ? Vrai que c'est bien assez car on ne nous y donne à goûter que cinq petites pastilles en chocolat sur une tranche de pain. Chez nous, on sert des petits pots de crème, des mandarines et des papillotes dans mon joli service de poupée.



L'ennui, c'est que ce malencontreux garçon ne sait jouer à rien, je ne l'aime pas : il me tire les cheveux et il marche toujours dans toutes les crottes de chien qu'il rencontre.

Il vaudrait mieux qu'il vienne le dimanche car Girard (le concierge) balaie les allées le samedi (c'est très amusant car, entre deux ramassis de feuilles mortes et de saleté, il me fait monter sur sa brouette - il a soin d'étaler un journal pour que je ne me salisse pas). Nous l'aimons bien, Girard, quand même il sent très mauvais le tabac. Il a bien ri, je me demande pourquoi, quand je lui ai dit que Maman ne se serait sûrement pas mariée avec Papa s'il avait fumé - mais il n'était pas content du tout quand je lui ai dit que j'avais montré à Papa la dictée que je lui avais fait faire et que Papa avait ri en disant « Girard est brouillé avec l'orthographe ! ». Il nous fait de très jolis petits meubles pour nos poupées, il pousse nos balançoires et joue aux dominos et à cache-cache avec nous. Pourquoi faut-il qu'il ait un chat si méchant, le « méchant Poupoule » ?

Pourquoi Mme Planut, la modiste, qui a toujours tant de poudre sur la figure, qui fait des mines si amusantes en essayant des chapeaux bizarres à Maman et qui a des trésors de fleurs et de rubans dans les tiroirs, a-t-elle dit à Maman, en parlant d'une autre de ses clientes « Madame X, c'est une cocotte, une vraie cocotte ! » ? J'ai beau chercher, je ne trouve aucune ressemblance à cette dame élégante avec une de mes poules ou avec une de ces cocottes en papier que fabrique si habilement Antoinette (elle en fait de si petites qu'il faut les tourner avec la pointe d'une aiguille, elle a même failli gagner un prix dans « Le Miroir des Modes » - et moi, j'ai eu une mention pour un concours du plus long cheveu, plus d'un mètre, mais je n'ai que 7 ans).

Pourquoi la bonne a-t-elle été vexée en entendant Pouponne, qui a une nouvelle poupée de papier, dire « Celle-là, c'est Angèle Piémon, elle a l'air bête, ce sera la bonne ! » ?

Il paraît que nous allons avoir une petite sœur... à la fin de l'hiver ! Comment nos Parents le savent-ils à l'avance ?... Et pourquoi la couturière a-t-elle conseillé à Maman un grand manteau noir tout soutaché de bizarres dessins en disant que c'est « ce qui dissimule le mieux » ? Et pourquoi la tante Marguerite¹⁸⁶ vient-elle si souvent prendre des nouvelles de Maman en disant « Et le pied ?... », sous prétexte que Maman s'était un jour vaguement tordu le pied ?... On n'a

¹⁸⁵ Il y a dans un album photos 3 photos légendées « Girard » par Papa (Pierre Edouard). Erreur de lecture ? Je serais tentée de dire qu'il s'agit de ces « Giraud »

¹⁸⁶ Marguerite Dolliat, épouse de Georges Sérol, oncle paternel de Bonne-Maman

pas fait tant d'histoires quand je me suis fait une entorse un certain 14 juillet... Mais pourquoi, pourquoi la tante Marguerite, encore, a-t-elle eu un air si stupéfait quand, peu de temps avant la naissance, Maman lui a dit « Le docteur ne paraît pas très convaincu de l'unité » ?...

Pourquoi, ce matin de Noël 1904 ou 1905, ai-je trouvé, dans mon soulier déposé devant la cheminée la veille au soir, ce ravissant petit lit bleu que j'avais aperçu la semaine précédente sur le buffet alors que, durant la leçon que nous donnait Soeur Marie, elle m'avait envoyée demander l'heure à la salle à manger ?... Et Pouponne a trouvé le même petit lit, rose... Antoine, fort déconfit, a dû attendre l'arrivée d'une dépêche envoyée par nos Parents, en voyage à Paris, car les domestiques ne savaient pas que le petit Jésus (qui, en notre enfance, remplaçait le Père Noël) avait caché dans le placard du salon la boîte de soldats à lui destinée ! Etrange, en vérité... Ce jour-là, j'ai commencé à perdre la foi !



Pourquoi ai-je tellement envie de mordre la joue de Tatan Marie au lieu de l'embrasser ?... Si elle avait pu s'en douter ! Mais j'étais si en colère contre elle, ce jeudi-là... Nous étions allés à la pêche aux environs de Roanne et, comme on n'aurait pas tenu tous en auto, on avait envoyé la victoria chercher la tante et ses enfants. Pour revenir, Papa propose de ramener tous les enfants en auto (nous étions tous ravis !) et ces dames seraient rentrées en voiture. Tatan Marie n'a jamais voulu ! Dame, elle était fière de se montrer en victoria par toute la ville mais elle avait une frousse intense de l'automobile...

Ça datait du jour où elle était montée, avec Loulou sur les genoux (il avait 2 ou 3 ans)¹⁸⁷, dans la 1^{ère} auto de Papa qui faisait au moins du 12 à l'heure et où la roue avait heurté une borne alors qu'elle ne se tenait pas : elle avait été projetée sur l'herbe du talus avec son rejeton, quelle histoire !... Blessés ni l'un ni l'autre, elle n'avait pas voulu remonter en auto et était revenue chez elle dans je ne sais quelle charrette !...



Pourquoi Maman a-t-elle l'air si vexée lorsque je fais signer mon carnet de classe par Papa (j'ai toujours de très bonnes notes) et qu'il dit « Quel dommage que ce ne soit pas Mite, le garçon ! ». Antoine est un gros lourdaud paresseux qui n'a jamais pu décrocher autre chose à l'Institution¹⁸⁸ qu'un accessit de gymnastique. Aussi Maman ne veut plus aller aux distributions

¹⁸⁷ Donc en 1901 / 1902 - Du coup, pas question que ses enfants montent dans une auto

¹⁸⁸ L'Institution St. Joseph, cf. p. 74. Tout ce paragraphe est assez terrible pour ce qui concerne Antoine Fourt...

de prix - tant mieux, car il y fait toujours horriblement chaud, on nous oblige à mettre nos belles robes de mousseline et cela nous fait revenir de Changy où nous sommes déjà installés. Nos cousines et Loulou remportent tous les prix, eux.

Mésaventures et aventures



Deux petites filles (2 ans, 5 ans) au fond d'un couloir, une porte ouverte sur la rue, attendent la bonne, Antoinette qui doit les conduire à l'école maternelle, l'Asile (chez les Sœurs). En retard, Antoinette ... (curieux comme dans cette famille les bonnes seront toujours en retard pour l'heure de la classe). Mite, la grande sœur, l'autoritaire, dit à Pouponne la docile « Viens, on va faire une farce à Nainaine »... et l'entraîne se blottir sous l'avancée du guichet qui sert à Papa pour faire la paye des ouvriers. Mais les ouvrières qui passent (car c'est l'heure de rentrée des usines) les regardent en riant.

Alors Mite, se jugeant offensée dans sa dignité, gagne avec Pouponne le bureau de Papa : « On sera bien, assises dans ce petit coin, entre le coffre-fort et le coin du mur... ». Et lorsqu' Antoinette appelle, d'une voix bientôt angoissée, personne ne répond puisqu'on joue à cache-cache ! Affolée, la pauvre fille remonte à la maison : « Où sont les petites, elles ont disparu ! ». On fouille le jardin... on appelle... on envoie un employé chez les Sœurs... personne ne les a vues. Et ce bief qui court au fond du jardin ... ce dangereux « béal »¹⁸⁹ qu'aucune grille ne protège - on leur a toujours affirmé qu'une très méchante sorcière, « la Bzzz », l'habitait pour leur en interdire l'accès... Mais Mite est aventureuse, n'aurait-elle pas entraîné la petite sœur par là ? Affolement des Parents... Quelque bohémien, ravisseur d'enfants, ne les aurait-il pas emmenées, peut-être pour couper les déjà fameux cheveux roux ? Toutes les suppositions sont faites et le pauvre Père va prévenir le commissariat. Il entre dans son bureau pour prendre son chapeau déposé sur le coffre-fort... et, médusé, aperçoit quatre petites bottines noires à boutons... Je crois bien que Pouponne s'était un peu endormie et que Mite commençait à trouver le temps long. « Les voilà, elles étaient cachées dans mon bureau ! ». Maman, dont la fureur égala presque la joie, confie Pouponne à Antoinette en larmes avec mission de la coucher dare-dare et entraîne Mite chez les Sœurs, dans le parloir (dont à plus d'un demi-siècle je sens encore l'odeur de paille humide, de tabliers noirs, de cartables mouillés et de craie). Mais devant la Supérieure, la Mère Marin et la Sœur Marie qui veulent l'obliger à demander pardon, l'orgueilleuse, l'entêtée refuse... Elle n'a pas fait ça par méchanceté, elle voulait seulement faire une farce, pourquoi



¹⁸⁹ Grand-Mère parle d'un ruisseau nommé Béal et elle a raison (cf. p. 45 note 92). Mais comme ce ruisseau devait alimenter l'usine, il pouvait y avoir un bief (section d'un canal de navigation délimitée par deux écluses)

demander pardon ? Maman pleure, au bord de la crise de nerfs... et puis il va être l'heure de la récréation et Mite se souvient très bien qu'elle a pensé : « Si Sœur Marie me dit encore une fois « Minette, demandez pardon à votre Maman », je le fais, tout ça commence à m'embêter ». Voilà pourquoi, pour la 1^{ère} fois de ma vie, j'ai demandé pardon devant toutes les bonnes sœurs... et devant de nombreux petits paniers contenant le goûter des petits camarades (il me semblait qu'ils me regardaient d'un air narquois !). - *A ma chère collaboratrice de raconter l'incident de « Méchant Poupoule », ce doit être à peu près de la même époque.*

Je me souviens du plus ancien de mes souvenirs puisque j'avais 3 ans et 1 jour,... je marchais dans la rigole du jardin dans du sable très fin en traînant les pieds... je portais un petit « collet » à deux volants, beige brodé d'un feston (celui d'Antoine était gris) et l'on est venu me chercher pour me dire que j'avais une petite soeur... Une certaine Pouponne ! - *A elle de raconter les affronts qu'elle m'a fait subir au cours de Mlle Moulins, un jour qu'on l'avait, par faveur, admise dans la classe des « grandes », dont j'étais, à 9 ans¹⁹⁰ ... Et comme elle savait esquiver le catéchisme et installer un cirque d'escargots dans son pupitre...*

Elle était peureuse, cette pauvre Pouponne, et nous étions méchants, on la taquinait... Un soir d'hiver, nous nous sommes cachés dans l'ombre, à côté des cabinets qui se trouvaient dans le jardin, nous avions une sorte de crécelle qui faisait un bruit déchirant, on l'a actionnée lorsqu'elle sortait... et, bien qu'accompagnée de la bonne, elle a eu si peur qu'elle a failli s'évanouir... On l'a réconfortée d'un petit verre d'arquebuse¹⁹¹ ... et nous avons été bien grondés - nous ne l'avons pas volé. Mais ça nous a empêchés de mettre à exécution le projet de dessiner un squelette phosphorescent au-dessus de son lit. Cette idée diabolique nous était venue une nuit qu'ayant frotté une allumette sur le mur, à sa grande terreur (elle laissait une trace lumineuse), je lui avais obligeamment affirmé que la maison allait certainement brûler... et elle avec, bien entendu !



C'est à peu près à cette époque que je l'obligeais le soir à me raconter des histoires pour m'endormir (notamment celle d'un certain gendarme qui voulait aller - on n'a jamais su pourquoi - de Londres à Chérier¹⁹², à pied). Je n'ai jamais su la fin de l'histoire car je feignais de dormir profondément dans le lit de mon pauvre petit souffre-douleur (j'en profitais ensuite pour lui enfoncer mes doigts dans le nez, la larder de coups de pied et autres gentilleses). Jusqu'au jour (béni pour elle) où elle eut l'audace de m'administrer un coup de poing sur le

¹⁹⁰ Eh non, la « chère collaboratrice » n'en aura rien dit (de l'incident du « Méchant Poupoule » non plus...)

¹⁹¹ Décidément !... (cf. p. 33, note 67) - Guignol sait aussi vanter « quelques gouttes d'arquembuze » au cas où...

¹⁹² Chérier est à environ 20 km de Changy, plein sud

nez, qui me fit saigner abondamment mais me fit comprendre qu'à l'avenir il valait mieux m'abstenir de la tourmenter... Moralité : montrer sa force pour éviter d'avoir à s'en servir¹⁹³.

Pouponne sera sûrement un grand poète : elle colorie l'Almanach Vermot en chantonnant des vers qu'elle compose « Du vert clair / Pour les commères / Du vert foncé / Pour les *bébés*¹⁹⁴

Antoine et moi avons décidé de fonder chacun un journal. Le sien est le « Toc illustré », le mien, le « Mitard ». Antoine, goguenard, ajoute « A gueule de léopard ». Je suis vexée, surtout jalouse car le sien est illustré à l'encre rouge, le mien, seulement écrit à l'encre violette. Nous fixons le prix de l'abonnement à 5 frs¹⁹⁵, tout en prévenant les lecteurs que le journal risquait de paraître irrégulièrement. Papa, méfiant, refuse de s'abonner... Il n'y eut jamais de n° 2.

Beaucoup plus tard, nous devions composer un poème épique en... 12 chants ! Cela débutait par : « Pharamond ! Pharamond ¹⁹⁶ !! / Y a un veau dans la « Foui » / Et la tête est au fond... » (allusion à un veau tombé dans un puits à Changy). Il n'y eut jamais de suite mais des années après, vers 14 ou 15 ans, nous composions de nombreuses pièces, chansons (dont les manuscrits sont, hélas, perdus).

Il y a tant de rosiers en fleurs au jardin que Pouponne et moi ramassons les pétales, nous appelons Papa à la porte de son bureau et l'en aspergeons...

C'est le printemps, nous installons dans le jardin, vers la grotte, une statue de la Ste Vierge pour faire un Mois de Mai¹⁹⁷, nous plantons du lilas autour (hélas, il est fané tout de suite). Nos Parents viennent boire le café sous « la tonne ». Pouponne et moi ramassons des aiguilles de pin que nous trempions dans la résine d'une « beline »¹⁹⁸ et, sournoisement, nous enfonçons cela sous la manchette empesée de Papa, nous tournons légèrement pour que cela lui tire les poils ! C'est très amusant pour nous. Pouponne se sauve vite, ce n'est pas le moment de vouloir « éléganter¹⁹⁹ » Papa ! Elle n'était pas trop fière quand, au repas, et alors qu'elle ne voulait pas manger, Papa, du bout du pied, sous la table, reculait sa chaise... Elle hurlait que c'était la « Mère Chouette » qui venait la « décurler »²⁰⁰ !



Papa nous gronde rarement, il faut qu'on ait fait une bien grosse sottise pour qu'il nous donne un léger coup sec de petit « calot » qu'il porte sur la tête quand il fait froid. Il est très bon, Papa, tout le monde le respecte et personne ne fait rien sans le consulter. Quand on demande quelque chose à Maman, elle répond toujours « Demande à Papa »... Mais il nous intimide un peu, il a l'air sévère et ne l'est pourtant pas. C'est le meilleur des Papas : il sait tout, il connaît tous les livres. A 12 ans, il m'a emmenée à

¹⁹³ C'était la devise de Lyautey

¹⁹⁴ Illisible, donc j'ai brodé

¹⁹⁵ Soit 13,45 €

¹⁹⁶ Nom qui fut donné durant le Moyen Âge au 1^{er} roi des Francs, ancêtre des Mérovingiens

¹⁹⁷ Arbre de Mai, tableau de Mai, Mai, avec feuillages, rubans, fleurs,... coutume en l'honneur de la Vierge

¹⁹⁸ Pomme de pin (mot du roannais)

¹⁹⁹ Le rendre élégant ou l'énerver ? Mot d'enfant, je pense

²⁰⁰ Je tente : mot d'enfant (paniquée) à base de « ma chaise » (mère chouette) et « reculer » (décurler). A vous !

Paris, seule avec lui, ça a été l'une des plus grandes joies de ma vie que ce voyage, il m'a fait visiter des musées, etc. et il a, paraît-il, été très étonné de voir que je connaissais le nom de beaucoup de peintres et de tableaux.



Je le revois en pensée, jeune, sans cheveux blancs, un certain dimanche d'été. Nous sommes revêtues, Pouponne et moi, de nos robes roses à volants. Au bord de l'étang, nous attendons Maman pas encore prête pour la grand-messe. Papa nous fait monter dans la barque (qui nous est formellement interdite d'habitude), il rame et nous fait cueillir des merises noires tout près de la cabane aux canards. C'est un très vieux et précieux souvenir.

Souvent, le dimanche, à Changy, il se promène dans le parc de très bonne heure mais je suis encore plus matinale que lui car j'ai déjà « pansé » les poules. Je cours le rejoindre et je suis heureuse car je l'ai rien que pour moi.



Nous sommes enchantés quand il nous emmène en auto... ça va très vite : 40 km à l'heure ! Il faut s'affubler de lunettes et de voiles car le vent est vif. Mais nous aimons beaucoup mieux ça que les promenades en voiture.

Pourtant, j'aime bien, quand on revient de Changy, que le cocher me laisse un peu conduire à la montée. Les deux chevaux sont très beaux mais ils ont peur des trains et encore plus des manèges de chevaux de bois quand nous allons à une fête de village. Une fois, la victoria a failli verser, les chevaux s'étant emballés... On a eu très peur et on est rentrés très tard à la maison (sur les talus de la route, il y avait plein de vers luisants et au ciel des milliers d'étoiles).



Le jeudi, les Escatar viennent cueillir de gros bouquets de lilas, nous avons des brindilles de fleurs parfumées plein les cheveux, il nous en tombe parfois dans les yeux... Je ne l'ai jamais dit à personne, mais c'est moi qui ai cassé le beau lilas blanc double (celui qui était près du gros cerisier) dont on avait pris les fleurs pour garnir la table pour ma 1^{ère} Communion. Ce jour-là, Mme Fontaine²⁰¹ avait envoyé de Paris une très belle corbeille de fleurs blanches.

J'ai tant pleuré le jour de ma 1^{ère} Communion !... Maman n'a jamais voulu que je quitte ma robe blanche au retour des vêpres... J'avais si chaud avec tous ces jupons, des bas longs, des bottines de peau blanche, trois ridicules choux de tulle sur la tête, tous ces falbalas qui

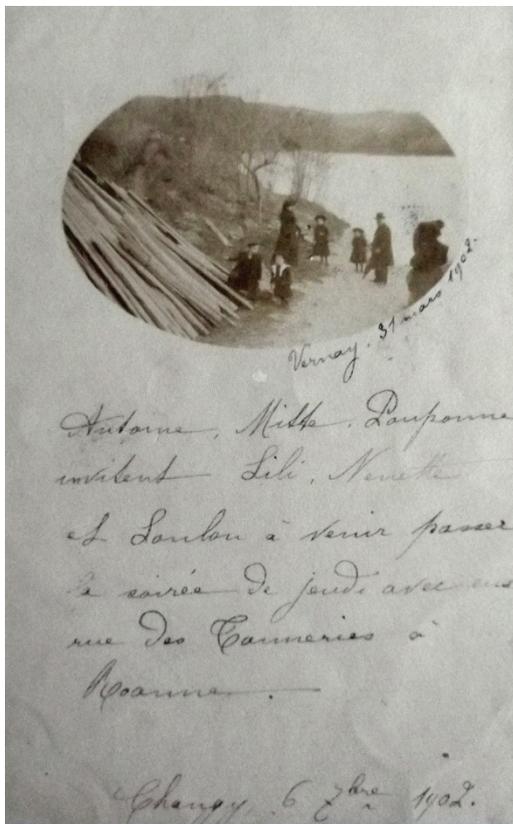


²⁰¹ Cf. p. 71, note 173 - On est vraisemblablement en 1909 (toujours cet âge de 12 ans pour la 1^{ère} Communion)

m'empêchaient de jouer à cache-cache avec les cousines... Mais j'ai beaucoup ri au dîner, le soir, et j'étais fière de me coucher plus tard pour entendre Tonton Nicolas chanter « L'angélus du soir »²⁰².

J'ai toujours mal aux oreilles le lendemain d'un grand dîner parce qu'avec nos cousines on s'amuse à se presser des peaux de mandarines dans l'oreille ! Au dessert, il y a des bananes, on en mange très rarement, il paraît que c'est très cher, trois sous²⁰³.

On nous donne un sou pour notre goûter, avec ça on a un très bon pain de seigle plein de raisins secs ou un croissant, avec deux sous, on a une « gouire »²⁰⁴ qu'on mange en juin (des gâteaux cuits dans de petites assiettes en terre rouge vernissée, les cerises noires teintent la pâte, elles sont cuites avec leur noyau, c'est délicieux mais cela laisse les lèvres toutes violettes). Quand on arrive à l'improviste à la pharmacie le jeudi, nos cousins vont chercher 2 frs vers leur Papa, nous allons tous choisir le gâteau qui nous convient (il coûte 2 sous), je prends toujours une meringue mais je regarde avant d'y mordre : une fois, notre grand-mère²⁰⁵ a mordu dans une... pleine de fourmis ! Pendant que nous goûtons, le perroquet « Coco » nous regarde d'un oeil rond, il est sur son perchoir, enchaîné par une patte car parfois il se sauve. Son gros bec et sa langue épaisse nous fascinent, il parle, il dit « Loulou » et Maman » avec la même intonation



que notre petit cousin²⁰⁶. Mais il est bien moins savant que le perroquet vert de la fleuriste où nous allons parfois acheter deux sous de violettes pour Maman : dès que la clochette du magasin tinte, il crie « Madame Méret, du monde ! » et cette voix qui tombe du haut d'étagères garnies de mousse et de plantes bizarres, dans cette odeur de terreau et de primevères, nous laisse un souvenir ineffaçable.

Il y a de bien curieuses choses chez les Escalier, rapportées d'Afrique par les frères de Maman²⁰⁷ : dans le bureau de l'oncle, un crâne d'hippopotame, dans le vestibule, un chapeau pointu, un arc, des flèches empoisonnées (défense de toucher), des fétiches nègres en bois sculptés grossièrement que nous regardons avec un peu de dégoût et une intense curiosité car ils représentent un homme et une femme nus... et il ne leur manque... rien ! Ils sont affreux. Au salon, il y a de belles défenses d'éléphant : ce sont des instruments de musique, c'est à qui soufflera

²⁰² Chanson du même Théodore Botrel, auteur de La Paimpolaise (note 28 p. 11)

²⁰³ 1 sou étant 1/20^{ème} de 1 Fr qui vaut (en 2006) 2,69 €, 1 sou vaut 13 cts. A vous pour les autres calculs !

²⁰⁴ Clafoutis aux cerises (mot du roannais toujours employé)

²⁰⁵ Marie Chavanon (unique souvenir, donc, à propos de leur grand-mère maternelle)

²⁰⁶ Léon Escalier

²⁰⁷ Henri et Antony Sérol - Cf. Petit zoom généalogique (y compris pour la « fâcherie » évoquée plus bas)

dedans, cela fait un bruit... à se sauver. Nos parents sont fâchés avec l'oncle Henri, ce qui fait que nous ne recevons jamais, comme nos cousines, de cartes postales de la Côte d'Ivoire qu'elles nous montrent en ricanant et que je trouve tout à fait inconvenantes car ce sont d'horribles négresses presque nues, avec des poitrines qui tombent jusqu'à la taille.

Avec mes cousines, on passe d'agréables jeudis, en promenade ou au jardin. Chez nous, on joue à cache-cache. Chez elles, c'est moins drôle car il n'y a pas de jardin, on joue aux « jonchets²⁰⁸ » mais ça finit toujours par des disputes... Alors ma tante se met au piano et ses filles chantent, elles ont de très jolies voix, moins que leur Père qui chante même dans des concours de sociétés de chant.

Nous avons eu la plus heureuse des enfances. Nous ne nous en rendions peut-être pas compte alors, mais pour tout le bonheur que nous avons reçu d'eux, que nos Parents soient remerciés !



Marie Fournier - Croizet

Initiation - Baptême de la petite
soeur. - Disparition au bord de
l'étang (tu racontes toi-même l'histoire
de la grenouille). - Jeux divers: fantôme-
conscience de hauteur de ... jets d'eau. - Recher-
che du trésor. - Les Beaux-Bouges - Carabine.
Vacances du jour de l'an - la neige - le
traineau - les poissons rouges - cache-cache
dans un tiroir de commode - L'âne des petits
Dufour - la leçon d'arithmétique de Sœur
Marie et la glace de la placard - Les prunes
confites et le chien Boc - le gant de Maman -
Médailles de bronze - Baptême de poupées -
Chute dans l'étang - M. vidons la rivière -
Expédition en forêt (chasses variées: Hénette - Hite)

Les processions - la Grand' Messe -
Les 6 de la verges: pipe du jardinier, inscrip-
tions sous les pierres - Disparition des figues - Des
jupubes - Précitation d'un évangile en apportant
par la tête et par la queue - Mimi c'est
l'heure du cuire - Les charmes - souris,
réveil des cousines - Les galettes de p. de terre -
Les tartes au fromage - repas à la cuisine -
Les vendanges: sabots pour 6 (cadavre nommé
chamsetta) Enfants obéissants... mais l'impiété.
Un jeudi en robes roses - voyage en Suisse / la
petite aburie de Jaron - ours de Berne - chocolat de
Sribourg - L'âne M. -

²⁰⁸ Jeu de patience, ancêtre du mikado